

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

APPRENDRE À VIVRE EN SOCIÉTÉ

septembre - octobre 1998.

35 F

Jeunes et fiers de l'être...

La famille aventurée

L'école déboussolée

Loi et récit dans la Bible

192

192 - 1998

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Editorial

Le comité de rédaction p. 1

La famille aventurée

Maryno BODINIER p. 3

L'école déboussolée

Nicolas RENARD p. 12

Jeunes et fiers de l'être...

Dominique BOURDIN p. 22

Loi et récit dans la Bible

Colette POINCELET p. 35

SOURCES :

Abolition de l'esclavage p. 50

UN LIVRE - UN AUTEUR :

Souffrance en France... : Ch. DEJOURS p. 58

EN LIBRAIRIE :

La dame du Palais-Royal de J. DEBRUYNNE p. 61

La question perdue de J.-M. HURET p. 62

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Comment apprendre à vivre en société ?

Jadis, on ne se posait même pas la question. Les générations vivaient côte à côte et les familles élargies, les villages ou les quartiers constituaient des espaces spontanés de socialisation. Les tensions, les conflits, les drames ne manquaient pas, la misère non plus, mais l'environnement fournissait une multitude de médiations qui étaient autant de recours pour la vie en société.

Cet environnement a volé en éclat. Et l'on parle aujourd'hui des "Jeunes" comme d'une planète à part. Courtisée par les moyens de communication, surexploitée par les marchands de tous ordres, scrutée à coup de sondages et d'enquêtes, cette planète risque de se transformer en prison dont il devient de plus en plus difficile de sortir. D'où une pression énorme sur deux des éléments de l'apprentissage social : la famille et l'école, dans l'illusion nostalgique qu'ils puissent jouer le même rôle qu'autrefois. Dans une civilisation qui a définitivement fait le choix de privilégier l'individu, l'apprentissage de la vie sociale suit et suivra de nouvelles modalités, ce qui suppose de renoncer à nos modèles idéalisés.

Les trois premiers articles de ce numéro montrent que, pour les parents comme pour les éducateurs, ce sont moins les points de repère qui changent – il s'agit en effet, aujourd'hui comme hier, de faire l'expérience fondatrice de l'altérité – que les chemins pour les découvrir. Maryno Bodinier témoigne que la famille n'a pas pour vocation d'être un refuge, mais bien plutôt un port d'embarquement pour l'aventure humaine. Nicolas Renard, sans cacher le désarroi actuel de l'Education Nationale, indique quelques pistes à développer pour l'école. Dominique Bourdin

repère les étapes actuelles du lent et rude apprentissage de la vie sociale. Entre autres balises, ces trois approches mentionnent un même point de passage nécessaire : celui de l' "exigence structurante", de la "règle", autrement dit de la "loi".

S'agit-il, comme par un coup de balancier, de réhabiliter un thème balayé par mai 68 ? L'enjeu est plus profond comme le montre la lecture dynamique du Décalogue que nous propose Colette Poincelet. L'énoncé de la Loi est inséparable du récit de l'Alliance. La possibilité pour chacun d'être reconnu comme personne est liée à la reconnaissance de l'Autre. Les interdits ouvrent un espace à la mise en œuvre positive de la règle d'or, enseignée et accomplie par Jésus. Quelle proximité entre ce que désigne le récit biblique et ce que nous sentons bien, souvent sans oser le formuler, comme le nœud de notre crise de société !

Les "sources" proposées par Jean-Marie Ploux renforcent l'actualité de ce message libérateur. Nous venons de célébrer le cent cinquantième anniversaire de l'abolition de l'esclavage. Pourtant, de nouvelles formes d'esclavage sont mises en œuvre aujourd'hui, non moins impitoyables que celles du passé. A nous de faire rimer l'apprentissage de la vie en société avec celui de la liberté.

Le comité de rédaction

Nos prochains dossiers :

L'évolution a-t-elle un sens ?

La paternité de Dieu

Mutations de la société et sacrements

Médiation et Réconciliation

La responsabilité des chercheurs

La famille aventurée

Maryno BODINIER

Membre de Galilée

Mère de quatre enfants, conseillère conjugale en recherche d'emploi, Maryno fait partie, avec son mari Marc, de l'équipe Mission de France de Haute-Tarentaise. Elle témoigne ici de l'aventure familiale, comme un des lieux d'apprentissage de la vie sociale.

"Il n'y a plus de repères !" Ce refrain parcourt les conversations à tous propos, que ce soit au sujet de l'école, de la violence, des médias... La famille est particulièrement visée, elle est souvent jugée en grande partie responsable des turbulences qui agitent la société. Les analyses à son propos fleurissent et divergent : d'une part des discours catastro-

phiques qui déplorent l'effondrement d'une institution garante d'un certain ordre moral, et d'autre part des propos soulignant l'aspect positif de ces mutations qui promeuvent l'individu. On se lamente ou on se réjouit : pour les uns les changements sont néfastes et mettent en péril les personnes, voire la société, pour les autres ils sont bénéfiques car ils permet-

tent une plus grande autonomie vis-à-vis des institutions...

Malgré tout la famille demeure et se transforme. Même si on évoque de partout la "crise de la famille" : ainsi Louis Roussel qui qualifie la famille "d'incertaine" ou Evelyne Sullerot qui parle de "grand remue-ménage" ; elle résiste et de nombreux sondages affirment qu'elle est une valeur référente pour la plupart des Français, en particulier les jeunes. La famille ne disparaît pas. Même si elle change, elle reste dans les attentes de chacun le lieu premier qui permet la réalisation personnelle et le bonheur. Il y a une sorte d'unanimité pour souligner son importance comme lieu fondamental où se vivent les premières expériences de socialisation et le lieu de transmission des valeurs qui permettent à l'enfant de se construire.

Plutôt que de développer de façon théorique comment se joue cet apprentissage de la vie sociale au sein de la famille, j'ai eu envie de chercher dans ma propre expérience comment cela s'est fait... Je ne prétendrai pas parler au nom des familles d'aujourd'hui,

ambition impossible tant le paysage familial s'est diversifié ces dernières décennies, mais j'oserai parler "d'une" famille telle que nous essayons de la vivre pas à pas. Porter un regard sur ce jour à jour chaotique de l'aventure familiale est un exercice périlleux que j'ai envie de tenter !

Radioscopie d'une famille

Un couple et quatre enfants. Cette réalité ne correspond pas au modèle dominant ! Un jour, au cours d'une séance d'éducation sexuelle que j'animais en milieu scolaire, un jeune de 15 ans m'a demandé si mes quatre enfants étaient tous du même père. La question m'a surprise et même sidérée mais aussi révélé que, dans un contexte de familles à géométrie variable, la réponse ne va pas de soi. Oui, nos enfants sont issus du même couple et cela a du sens dans le projet de vie que je partage avec Marc depuis plus de 22 ans.

En juin 76, nous avons fait publiquement le pari d'un amour qui dure, acte

fondateur qu'il nous faut régulièrement renouveler. Nous avons peu à peu, à la manière des disciples d'Emmaüs, reconnu la présence de Dieu au cœur de notre amour et perçu que, dans cette alliance, un Autre que nous-mêmes était engagé. Le sacrement du mariage ne s'est pas réduit à un jour "J" mais s'inscrit en continu dans notre quotidien.

Portraits

- Le père : Marc, actuellement responsable d'une entreprise d'insertion formée de trois sociétés travaillant sur le secteur du recyclage des déchets. Son parcours professionnel est quelque peu atypique : apprenti cuisinier à l'âge de 14 ans, cuisinier saisonnier aux quatre coins de France pendant dix ans, économiste au centre d'hébergement et de réadaptation sociale avant de se retrouver responsable de la communauté Emmaüs de Chambéry une dizaine d'années et, depuis 1991, engagé dans l'insertion par l'économique. Les axes forts de cet itinéraire s'appellent la solidarité, la fraternité, la lutte pour la justice, l'économie

sociale.

- Moi, la mère : Maryno. Ma vie est ponctuée de périodes au travail – comme aide à domicile aux personnes âgées, comme responsable d'aumônerie de lycéens ou encore comme conseillère conjugale en centre de planification – et de temps "au foyer" après chacune des quatre naissances. Les valeurs qui sous-tendent ces choix se nomment fraternité, écoute, accueil, service... Depuis un an, je suis en recherche d'emploi, depuis que nous avons quitté Chambéry pour Bourg St Maurice en Haute Tarentaise.

- Les enfants : Assez naturellement dans notre projet de couple, il y a eu le désir de devenir une famille et d'élargir nos horizons à une fratrie. Nous apprenons depuis la naissance d'Emmanuel, l'aîné, à devenir et être parents... et cela ne s'est pas fait une fois pour toutes !

Nos enfants, trois garçons et une fille, ont aujourd'hui entre 21 et 10 ans. Deux ont quitté le "nid" et vivent ailleurs ; ils nous poussent ainsi à inventer un nouveau rythme de vie familiale. Chacun a appris à tracer sa route, à être lui-même au sein de notre petite

communauté de vie, dans l'apprentissage des différences, du respect et de la solidarité. Cela se traduit concrètement, à l'heure des choix d'orientation professionnelle, par des terrains d'investissement divers pour chaque enfant mais cette diversité s'origine dans un parcours commun où peu à peu nous avons appris à nous aimer et à nous respecter différents, parents et enfants, frères et sœurs, mari et femme...

Emmanuel se forme actuellement à l'institut des sciences politiques. Il se passionne pour la rencontre des hommes de cultures et de civilisations différentes. Déjà petit, à travers les livres, il aimait connaître ce qui se vit ailleurs et, aujourd'hui, c'est à travers ses études mais aussi au cours de divers voyages qu'il élargit ses horizons.

Thomas, notre deuxième fils, qui a découvert le monde du cirque à l'âge de 8 ans, a choisi de se former aux arts circassiens et d'en faire un métier ; son univers, c'est la fête, la création, la beauté.

Deux vies, deux itinéraires qui ont à se confronter, se respecter, se reconnaître différents, complémentaires et solidaires...

Reste pour David et Marie à trouver leur propre voie en cherchant à se différencier et à reconnaître ce qui les passionne, en se dégageant du modèle des aînés ou des sentiers standardisés. Ça se fait déjà dans les choix de leurs âges, leurs opinions, l'aménagement de leurs chambres...

Permettre à chacun de devenir soi-même, en vérité, en liberté... c'est l'enjeu de l'aventure familiale...

Quelques balises au bord du chemin

En montagne, avant de partir en randonnée, il faut préparer son sac, étudier la carte... En cours de route, on découvre que le sentier a été balisé par d'autres et que c'est bien utile de trouver des repères et de ne pas se perdre ! Reste que c'est à chacun de marcher pas à pas, d'avancer à son rythme, de se dépasser. Le temps où l'itinéraire familial était fortement balisé par la société n'est plus ; aujourd'hui, c'est souvent à tâtons que chaque couple tente de marquer sa propre voie. La vie de famille n'a plus rien de tracé ni d'acquis ;

c'est une source de fragilités mais aussi une chance d'authenticité. La famille, c'est sans arrêt une dynamique complexe d'équilibres et de déséquilibres, de forces et de fragilités.

Au jour le jour, les questions des repères et de la transmission se posent. Car il n'y a pas de conduite possible sans l'adhésion à un code de la route commun ! La famille est le lieu premier de la découverte de ces règles de base. C'est là un point commun à toutes les familles, quel que soit leur style de vie, leur histoire. La place de l'interdit est fondatrice : interdit de l'inceste, interdit de rester dans la fusion, interdit de toute puissance sur l'autre – c'est la condition pour toute vie en société, y compris une mini société comme la famille.

Pour nous, les parents, ça veut dire accepter une certaine souffrance, car on n'est pas naturellement disposé à voir son enfant être frustré. Ça commence par les premiers "non" qu'il faut dire, répéter, tenir fermement face à un jeune enfant... J'ai souvenir d'avoir eu le ventre noué quand l'enfant réagissait par des colères ou des caprices et que moi-même j'étais à deux doigts de lui céder ! Ça s'intensifie à l'adolescence quand le jeune veut

s'émanciper de l'emprise parentale mais n'est pas assez mûr pour voguer seul et qu'il s'agit alors d'être ferme et présent... rude métier de parents ! Je m'accroche alors à la conviction qu'on ne se fait pas les poings dans du coton...

Comme tous parents, nous avons au départ un certain nombre de "principes éducatifs", mais le pas à pas aux côtés des enfants nous a rendus humbles par rapport aux principes ! Nous avons compris que l'éducation n'est pas une affaire de "il faut que..." et de "y a qu'à..." Cela ne veut pas dire que nous ayons tout largué ou que nous n'ayons plus de valeurs ; au contraire des convictions fortes soutiennent notre recherche mais nous ne brandissons pas fièrement les grandes idées comme des étendards garants de réussite. Nous savons les difficultés pour passer des idées aux travaux pratiques !

Parmi plusieurs repères qui jalonnent notre vie familiale, j'ai choisi de développer deux points qui nous paraissent particulièrement fondateurs : la question de l'altérité et celle de l'ouverture.

■ Faire l'expérience de l'altérité

S'il est un point de repère qui se vérifie au fil des ans, c'est bien la place de l'altérité. Dans la vie de famille on fait avant tout l'apprentissage incontournable et parfois douloureux de la différence de chaque membre, quels que soient son sexe ou sa génération. Chacun a une valeur inconditionnelle à respecter et les personnes ne sont pas interchangeables. Dans le quotidien d'une famille on vérifie chaque jour que l'autre n'est pas moi. C'est un lieu où chaque "JE" se confronte au "TU" avant d'apprendre à être "NOUS". Trouver sa propre place et reconnaître que tous ensemble nous formons un corps... Concrètement, cette découverte se forge dans les gestes du quotidien : par exemple, à table, ne pas mobiliser la parole mais laisser place à celle du voisin... constater que ce qui me plaît ne mobilise pas forcément les autres...

L'affrontement à l'altérité est bien là dans la personnalité de chacun, ses choix, ses goûts, ses besoins de solitude, son jardin secret... Souvent, c'est source de disputes, de rivalités ou d'éclats de toutes sortes... C'est si

difficile de se décentrer, de laisser place à l'autre... Et la permanence de la vie familiale exige que cet apprentissage soit en continu et non sur commande – on ne choisit pas la personnalité de l'autre, on ne maîtrise pas ce qui se passe en lui... on ne peut pas prendre chez autrui ce qui est censé nous plaire et nous arranger... La relation se situe à l'inverse du modèle de consommation où on peut choisir, acheter, posséder et jeter quand il n'y a plus suffisamment de satisfactions. L'autre n'est pas un objet manipulable à merci, un moyen à notre disposition. Dans la rencontre vraie, l'autre ne se possède pas et restera toujours autre.

C'est là que fondamentalement s'expérimentent la liberté et le respect qui sont nécessaires à toute vie en société. Ça n'est possible que si l'enfant éprouve au sein de son groupe familial qu'il est aimé et respecté à travers le regard que, comme père ou mère, nous posons sur lui. Il ne pourra pas apprendre à respecter l'autre si lui-même n'a pas expérimenté en profondeur le fait d'être respecté pour ce qu'il est et non pour ce que nous, ses parents, aimerions qu'il soit. Il ne peut aimer s'il n'est pas

aimé, il ne peut pas reconnaître l'autre s'il n'est pas reconnu... Cela ne se décrète pas et c'est dans une attention vigilante aux petites choses de la vie que cela se joue.

■ S'ouvrir... sortir de sa bulle

Dans notre vie familiale, nous avons toujours cherché – et nous cherchons encore – à laisser la porte ouverte, que ce soit au proche voisinage, aux amis ou à ceux qui à un moment donné croisent notre route. Parfois cela provoque des choix car il ne s'agit pas de détruire l'équilibre interne pour répondre à toutes les sollicitations qui nous sont faites et il y a des moments où la famille a besoin de se rencontrer. Mais nous avons vérifié que l'ouverture aux autres amène une bonne bouffée d'oxygène à la famille qui, comme tout groupe, aurait vite tendance à se scléroser. Dans un contexte de "famille-cocon", de "famille-refuge", on essaie plutôt de vivre une valeur qui nous est forte, l'ouverture à la fraternité. Invitation à dépasser les habitudes, à sortir du cercle, à ne pas construire une forteresse autour de nous. Défi qui nous provoque

à nous déplacer, à ne pas nous enfermer dans nos univers sans toutefois nous mettre dans la fuite en avant.

Vivre la rencontre de l'autre même la plus banale sans jamais la banaliser... Ça s'est joué dans la rencontre à la maison d'amis d'autres pays – Haïti, Inde, plus particulièrement. A chaque fois, ç'a été pour la famille un grand courant d'air, la découverte que d'autres gens ne parlent pas comme nous, mangent, s'habillent, pensent autrement et même appellent Dieu d'un autre nom. Pour les enfants, surtout quand ils étaient très jeunes, ces temps étaient source d'étonnement, de questions, parfois de craintes mais toujours de joies.

Cette ouverture au large s'est faite aussi dans nos choix professionnels qui ont marqué la vie de nos enfants. Ils reparlent de temps à autres des week-ends à la communauté Emmaüs, quand Marc était de permanence. C'est avec un vieux compagnon qu'Emmanuel a appris à jouer aux échecs et il n'est pas prêt de l'oublier ! Ç'a été aussi les fêtes de Noël ou de Nouvel An à Emmaüs, aux antipodes de l'abondance de la consommation ambiante. Pour ces compagnons séparés de leurs fa-

milles, Noël est un temps de souffrances et la présence de nos enfants ravivait cruellement le fait que, quelque part, d'autres petits ne partageaient pas ces fêtes de fin d'année avec leur père... Pour nous – parents et enfants – ces veillées de Noël ou autres temps de présence aux côtés de ces hommes marqués par la galère nous ont profondément touchés.

Ce regard porté sur l'autre, cette ouverture au-delà du cercle familial nous ont dérangés – ce n'est pas inné d'agrandir son territoire – pourtant c'est là que se joue notre capacité de solidarité, d'humanité. Nous reconnaissons qu'en vingt-deux ans, ce choix de vie nous a bousculés mais aussi nous a fait grandir. Nous sommes riches de toute cette moisson de relations tissées au fil des ans – nous en avons particulièrement pris conscience en quittant Chambéry. La fraternité est notre pain quotidien que nous cherchons à partager pour ne pas le laisser rassir.

J'ai voulu développer deux des piliers sur lesquels nous avons pris appui pour

construire notre famille : l'altérité et l'ouverture. J'aurais pu souligner d'autres aspects qui me tiennent à cœur – l'importance de la gratuité, du partage, de la disponibilité... Je crois profondément que la famille n'est pas l'unique lieu des apprentissages de la vie sociale et qu'il est important de permettre aux enfants de s'aventurer sur d'autres terrains. La famille n'est pas une sphère isolée vivant en autarcie, détenant l'exclusivité de la vie collective. A certains moments, la famille a bien besoin de s'adosser à plus large qu'elle-même. Elle est un port où l'on vient et d'où l'on repart, où on se pose et d'où on s'élançe... Un port vivant au rythme des rencontres, des événements... Un lieu où ça circule ! Ce qui est sûr, c'est qu'on ne maîtrise pas tout et que c'est un appel à faire confiance.

Un texte a souvent servi de support à notre méditation, le texte célèbre de Khalil Gibran. Il exprime notre acte de foi en la vie et en Dieu. Il est l'invitation à aimer sans posséder.

*« Vos enfants ne sont pas vos enfants.
Ils sont les fils et les filles de l'Appel de la Vie à elle-même.
Ils viennent à travers vous mais non pas de vous.
Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas.
Vous pouvez leur donner votre amour mais non point vos pensées,
Car ils ont leurs propres pensées.
Vous pouvez accueillir leurs corps mais pas leurs âmes,
Car leurs âmes habitent la maison de demain,
que vous ne pouvez visiter, pas même dans vos rêves.
Vous pouvez vous efforcer d'être comme eux,
mais ne tentez pas de les faire comme vous.
Car la vie ne va pas en arrière, ni ne s'attarde avec hier.
Vous êtes les arcs par qui vos enfants, comme des flèches vivantes, sont projetés.
L'archer voit le but sur le chemin de l'infini,
et Il vous tend de Sa puissance pour que Ses flèches puissent voler vite et loin.
Que votre tension par la main de l'Archer soit pour la joie ;
Car de même qu'Il aime la flèche qui vole, Il aime l'arc qui est stable. »*

L'école déboussolée

Nicolas RENARD

Membre de Galilée

Père de famille, philosophe de formation, Nicolas Renard a fait le choix d'enseigner en lycée professionnel. Sa responsabilité actuelle de coordonnateur le place au cœur du phénomène de la violence scolaire, qui prend au dépourvu l'Education Nationale. Pourtant, de nouvelles pratiques s'inventent sur le terrain.

Le thème des violences scolaires revient fréquemment dans les médias et il est peu de semaines qui ne voient pas tel ou tel collège de banlieue devenir le théâtre d'événements plus ou moins graves, inimaginables il y a quelques années. Au point que l'institution scolaire s'en trouve déstabilisée et ne sait plus à quel saint se vouer.

Quelle est l'ampleur de ce phénomène ? De quel type de violence s'agit-il et que peut y faire l'école ? C'est comme enseignant en Lycée professionnel et comme coordonnateur d'une Zone d'Education Prioritaire (Zep) que je voudrais répondre à ces questions. Ma fonction de coordonnateur en banlieue parisienne m'amène à travailler avec élèves et

enseignants des écoles maternelle et primaire, du collège et du lycée ainsi qu'avec les différents acteurs qui interviennent dans les quartiers.

Violence à l'école : de quoi s'agit-il ?

L'Education Nationale emploie souvent le terme d' "incivilités" pour désigner le phénomène et ce choix semble judicieux. On est informés par les médias des événements les plus graves mais ces quelques arbres cachent la forêt des nombreux petits faits qui empoisonnent peu ou prou le quotidien de l'école.

C'est une absence, un travail non fait ou un bavardage qui entraînent une remarque du conseiller d'éducation ou de l'enseignant et qui provoquent une réaction plus ou moins vive ou insolente de l'élève. Rien de très méchant au départ mais une méfiance réciproque engendre facilement un climat de tension. Pour peu que l'enseignant débute et qu'il se

trouve face à une classe qui a envie d'en découdre, l'escalade se produit alors rapidement et il se trouve dans une situation insupportable et ingérable.

Le ton monte facilement et on en vient vite aux gestes, soit pour s'en prendre au matériel, soit pour s'en prendre aux personnes.

Où réside l'incivilité ? Dans la transgression de départ qui concerne aussi bien les exigences de travail imposées par le professeur que les règles de vie de l'établissement telles que les fixe le règlement intérieur. Une cigarette allumée dans les locaux ou le port d'une casquette peuvent, par exemple, être des éléments déclencheurs.

Toute l'école est-elle frappée du même symptôme ? La réponse doit être nuancée et il existe dans les quartiers repérés comme les plus "difficiles" des écoles tout à fait paisibles, de même qu'il peut exister dans les collèges les plus "sensibles" des îlots de calme. Mais rares sont les établissements qui échappent

pent tout à fait au syndrome et qui ne sont pas affrontés à une occasion ou à une autre, à des situations facilement explosives. Ces incivilités ne concernent pas nécessairement un grand nombre d'élèves mais il en suffit de quelques-uns pour que l'ambiance générale en pâtisse. L'insulte proférée par un parent à l'adresse d'un enseignant marque longtemps les mémoires, de même que le professeur qui s'est fait voler sa carte bleue pendant le cours en garde un ressentiment que l'on comprend et une méfiance aggravée par le fait que les autres élèves ont été complices du voleur. Quelques événements de ce type risquent de dégrader l'atmosphère d'un établissement et entraînent des réactions de suspicion et de défense des uns et des autres, qui ne sont guère propices au rétablissement de relations plus saines.

Tout cela est-il nouveau ? On pourrait sûrement retrouver des traces de tous les comportements que je viens d'évoquer dans un passé plus ou moins lointain. Plusieurs aspects me semblent cependant marquer une rupture.

- L'absence de repères de certains fauteurs de trouble tout d'abord. De plus en plus, les adultes qui interviennent en milieu scolaire ont le sentiment que certains jeunes échappent à tout système de règles et vivent en permanence la loi de la jungle. La transgression n'apparaît plus alors comme telle et toutes les relations sont vécues en termes de rapports de force. Justice et Police confirment ce constat. La délinquance "rajeunit" et on ne sait plus quoi faire face à des jeunes de 10 ou 12 ans qui se livrent aux délits les plus graves.

La déstructuration de certaines familles, l'influence de bandes de quartier sont des facteurs qui ont pu jouer un rôle important pour conduire à cette situation. Quoi qu'il en soit l'école se trouve alors désarmée. Le rappel à la règle ou à la loi est sans effet, inutile. Il faudrait un investissement long et très profond, que l'école n'est pas en mesure de fournir.

- L'autre aspect nouveau réside dans la généralisation du phénomène. Les enseignants, comme les éducateurs de quartier, ont

le sentiment d'une guerre de tranchée où ils perdent peu à peu du terrain. Ils constatent une dégradation régulière liée à celle qu'on perçoit dans les quartiers. Le climat se tend et les rapports de force se généralisent. Beaucoup en viennent à baisser les bras.

Que peut alors faire l'école ? Avant de répondre à cette question, il convient d'identifier quelques facteurs qui ont contribué à cette dégradation.

D'où vient le problème ?

La tentation est forte pour les uns et les autres de reporter la responsabilité de ce phénomène sur un tiers : les enseignants lancent un doigt accusateur en direction des parents, les parents accusent l'école, les uns et les autres dénoncent la dégradation des quartiers et le chômage. Qu'en est-il ?

- **Les parents** sont-ils responsables ? On a pris conscience que le peu de participation à

l'école des parents de familles modestes ou de familles d'origine étrangère n'est pas un signe de désintérêt. Si certains parents ne répondent pas quand ils sont sollicités, c'est souvent qu'ils se sentent mal à l'aise par rapport à une école où eux-mêmes n'ont pas réussi et dont ils ont gardé un mauvais souvenir. C'est aussi une école qu'ils ne connaissent pas assez. Ils se sentent peu aptes à intervenir. Il faut donc inventer d'autres façons d'entrer en contact avec eux, qui ne les placent pas dans une situation de gêne et qui permettent un travail commun des enseignants et des parents. En tout état de cause, leur absence ne peut être interprétée trop rapidement comme l'indice d'une démission face à l'éducation de leurs enfants.

Plus grave est l'éclatement de certaines cellules familiales. Ce sont des parents au chômage qui perdent la considération de leur entourage, des familles d'origine étrangère où les enfants dépassent rapidement les capacités d'expression de leurs parents, mais aussi des familles qui ont éclaté à la suite de séparations ou de divorces : certains jeunes

se retrouvent terriblement livrés à eux-mêmes et deviennent la proie facile des bandes qui exercent dans les quartiers. On sait que les dealers trouvent une aide efficace chez les plus jeunes qui leur servent de commis ou de vigiles.

Ces familles éclatées sont probablement loin de représenter le plus grand nombre. Mais j'ai déjà dit à quel point quelques jeunes suffisent à perturber une classe ou une école.

• **Le chômage.** Le développement d'une société libérale qui enrichit les plus dynamiques et marginalise une partie de la population exerce ici des effets redoutables. Quand un enfant naît dans un milieu de chômeurs ou de "r.m.istes", il n'a guère de modèle ou d'autorité en face de lui pour lui montrer la règle et se faire respecter. Subir trois millions de chômeurs de façon constante, c'est inévitablement produire dans une frange de la population des conditions qui permettent difficilement l'éducation normale d'un jeune. Là encore, le phénomène n'est peut-être pas nouveau, si ce n'est qu'il concerne désormais et de façon durable

toute une frange de la population sans que rien ne puisse laisser espérer un véritable changement dans ce domaine. Certaines familles inaugurent la deuxième génération du chômage et on ne pourra effacer d'un coup de baguette magique de longues années de débrouille ou d'assistanat.

• Le clinquant de **notre société de consommation**. Il faut aussi rappeler que nous vivons plus que jamais dans le cadre d'une société de consommation qui exacerbe les désirs et qui identifie en bonne partie les individus par leur niveau de vie. C'est vivable et même très agréable quand les revenus sont suffisants pour disposer d'un niveau de vie correct et le faire savoir à ceux qui nous entourent. Ça l'est beaucoup moins quand l'absence de revenus engendre la frustration de façon constante. On sait la fascination qu'exercent par exemple sur les jeunes les vêtements de marque. Le circuit court du vol devient alors tentant. Rapport de forces toujours...

Que peut l'école dans ces circonstances ?

L'école déstabilisée

L'existence de ces comportements place l'école face à un défi qu'elle relève très difficilement. J'y vois au moins deux raisons.

- On exige désormais de l'école qu'elle se livre à un travail d'éducation auquel elle n'était pas préparée. Certes le Ministère est bien celui de l' "Education" Nationale mais dans les faits il s'agit surtout d'enseigner, et la formation des professeurs traduit nettement cette orientation.

Les professeurs du collège ou du lycée sont encore recrutés exclusivement sur des critères de savoir et pendant longtemps ils n'ont reçu quasiment aucune formation pédagogique. Ils sont recrutés pour enseigner leur matière et ils doivent se débrouiller seuls pour faire face aux éventuels problèmes de discipline qui pourraient nuire à leur enseignement. Le professeur avait pour vocation de faire passer un savoir, de partager des connaissances. Cela est évidemment moins vrai pour le premier degré où la tâche éducative est plus présente, particu-

lièrement chez les tout petits qu'il faut former aux règles de la vie sociale et de la vie scolaire. Mais cette phase initiale passée, il s'agissait essentiellement d'enseigner.

Beaucoup d'enseignants se sont donc trouvés déboussolés quand, au collège et maintenant au lycée, il leur a fallu s'adonner à une véritable tâche éducative. Et cet aspect du métier apparaît même souvent prioritaire, tant il semble vain de vouloir enseigner quoi que ce soit dans certaines classes.

- La deuxième raison, c'est qu'il s'agit en partie d'une mission impossible. Impossible parce que l'école ne peut résoudre seule des problèmes qui ont leur origine en dehors d'elle-même (crise de la cellule familiale, crise économique et sociale) et parce que le défi que posent certains jeunes nécessiterait de tout autres moyens que ceux qui existent actuellement.

L'école se trouve en effet bien impuissante quand elle assiste à la dégradation de certains quartiers. Les établissements scolaires

sont souvent l'un des derniers endroits qui respectent une certaine forme de relation sociale et de légalité. Mais comment tenir quand la délinquance se développe à ses portes et qu'elle commence à les franchir ? L'école ne peut se substituer à la famille ni créer de l'emploi.

Et puis les problèmes soulevés par certains jeunes qui évoluent hors de toute règle de vie sociale ne peuvent être traités par les façons classiques d'enseigner, même avec les enseignants les plus investis et les plus compétents. Quand un jeune n'a pas eu encore l'occasion d'intégrer une vie sociale normale avec les règles que cela suppose, il faut un travail long, patient et très exigeant pour y remédier. Cela nécessite un encadrement important, muni d'une formation spécifique que l'Education Nationale n'a pas les moyens de fournir.

L'école doit-elle baisser les bras et assister impuissante à la dégradation de certains établissements ? Je ne le crois pas et on dispose de suffisamment d'expériences positives qui montrent qu'il existe des solutions au moins partielles. Encore faut-il en parallèle mener aussi le

combat politique qui permettrait d'inverser réellement la courbe du chômage.

Que faire ?

Suffit-il de réintroduire quelques heures d'Instruction Civique ou de morale dans les horaires officiels pour renverser la vapeur ? Ceux qui sont affrontés quotidiennement à des situations difficiles savent le caractère dérisoire d'une telle initiative dans les situations dégradées. Il n'est pas mauvais de rappeler à tous les règles de vie en société, mais ce n'est pas cela qui rétablira la confiance dans les situations les plus tendues.

Que faire alors ? Les solutions sont à mettre en œuvre dans plusieurs directions.

■ Le rappel à la règle

Il s'agit là d'un travail long et exigeant qui doit mobiliser tous les adultes qui sont en

contact avec les élèves. Il doit se faire dès les classes primaires. C'est tout d'abord un travail d'élaboration et d'appropriation de la loi avec les élèves. Un règlement intérieur d'établissement ne doit pas seulement être imposé de l'extérieur. Il faudrait – pour le bien – arriver à le retravailler constamment avec les élèves. Chaque classe peut aussi élaborer ses propres règles de travail. L'instituteur peut ainsi réfléchir avec les enfants sur l'organisation du temps, sur les modalités de la prise de parole en classe, sur le matériel nécessaire ou encore sur les sanctions qui peuvent accompagner les manquements aux règles ainsi établies. C'est la meilleure préparation pour accepter ensuite les règles de l'établissement.

Ce travail d'appropriation de la loi doit aussi être mené avec les adultes. Il s'agit de se mettre d'accord sur ce qu'on exige des élèves et ce n'est pas le plus facile. On le voit bien quand il s'agit par exemple d'aborder des questions qui peuvent apparaître comme mineures telles que l'autorisation ou non du port de la casquette. L'important ici ce n'est pas tant la règle qui est adoptée que le fait que

tout le monde la respecte et la fait respecter de la même façon. Les élèves se conformeront d'autant moins à la loi qu'ils sentiront qu'elle fait constamment l'objet d'accommodations différentes de la part des adultes.

L'établissement d'un règlement suppose qu'on encourage et qu'on valorise celui qui la respecte mais aussi qu'on sanctionne celui qui la viole. Il ne peut pas y avoir deux poids et deux mesures.

Le recours à la police et à la justice est un phénomène récent et qui prend de l'extension. Il est absolument nécessaire quand la gravité des faits l'impose. L'école n'aime pas avoir recours à une autorité extérieure pour régler ses problèmes mais il serait grave que des délits de droit commun ne puissent être traités d'une façon "normale", sous prétexte qu'ils se sont produits à l'école. C'est un autre aspect du rappel à la loi.

Tout ce travail autour de la règle et de la loi à l'intérieur des établissements est assez nouveau et il ne faisait pas vraiment partie du

métier d'enseignant il y a quelques années. Il devient cependant inévitable quand on reçoit des enfants ou des adolescents qui disposent de très peu de repères. Et rien n'est jamais acquis, tant une autre loi, celle de la jungle, refait vite surface...

Mais la loi ne suffit pas pour vivre. Il faut aussi que l'école mobilise les jeunes et leur propose des contenus qui les intéressent. C'est le deuxième aspect.

■ Mobiliser les élèves

On ne peut enseigner dans les établissements "sensibles" sans être pédagogue d'une façon ou de l'autre, c'est à dire sans avoir constamment le souci d'adapter son enseignement au niveau des élèves. C'est une tâche difficile, voire impossible, quand, dans une même classe, on doit faire face à des élèves de motivations et de niveaux très différents. Tâche incontournable cependant. Pour avoir suivi depuis pas mal d'années des collègues qui débutent, je mesure à quel

point beaucoup de difficultés et de conflits ont leur origine dans un cours inadapté, trop difficile ou au contraire trop facile. Si l'élève ne sait pas faire ce qu'on lui demande ou si au contraire il le fait trop facilement, il s'ennuie, n'a plus rien à faire et il commence à s'agiter et à discuter avec ses voisins. L'intervention du professeur sera alors sans effet et ce sera le début d'incidents qui vont déranger le travail de tout le monde. Inversement, l'élève qui est occupé et qui a le sentiment de progresser aura une attitude beaucoup plus positive.

Il est intéressant de pouvoir motiver les élèves sur des projets un peu moins scolaires, sorties, voyages, réalisation d'expositions... C'est, là encore, une façon de solliciter les élèves dans un contexte différent. Cela peut créer un déclic salutaire pour certains et les aide à mesurer ce dont ils sont capables.

Mais ces projets ne doivent pas être un substitut du cours lui-même. Travailler à éduquer les élèves ne doit pas remplacer la tâche

d'enseignement qui reste fondamentale, y compris chez les élèves les plus en difficultés. Le professeur est d'abord un enseignant et un pédagogue, même s'il doit désormais être aussi un éducateur.

* * *

Enseigner dans certains établissements n'est pas une tâche facile et demande compétence et disponibilité. Il n'y a pas une solution miracle qui aplanira d'un coup tous les problèmes rencontrés actuellement. L'investissement de l'enseignant doit se faire selon des dimensions multiples et parfois nouvelles. Plus facile à dire qu'à faire ! L'Éducation Nationale n'a guère été préparée à faire face à ce défi.

L'établissement d'une politique des Zones Prioritaires est une réponse assez bien adaptée mais encore très limitée. En essayant

de faciliter les conditions de travail de certains établissements plus difficiles mais surtout en aidant à trouver des pratiques plus adaptées aux élèves concernés, les Zep travaillent dans la bonne direction. Elles sont assez souvent des laboratoires où s'expérimentent de façon modeste des pratiques pédagogiques nouvelles très variées, qui concernent aussi bien les apprentissages fondamentaux du français et des maths qu'une ouverture plus générale à la culture et à la vie sociale. C'est le plus souvent le fait de quelques individus qui réussissent à mobiliser leurs élèves et à attirer dans leur sillage quelques collègues volontaires.

Mais le bilan apparaît encore trop maigre et il y a beaucoup à faire, tant à l'intérieur de l'école qu'à un niveau politique plus large, pour éviter que ne continue à se marginaliser au plan social, économique ou culturel toute une partie de la population.

Jeunes et fiers de l'être...

Dominique BOURDIN

Membre de Galilée

Jadis une bonne partie de la vie personnelle et sociale se transmettait par l'héritage. Aujourd'hui elle doit se construire, se conquérir. Mère de famille, enseignante en Seine-Saint-Denis, psychanalyste, philosophe et théologienne, Dominique Bourdin repère les étapes de la structuration des jeunes, tout en indiquant ce qu'elle suppose de la part des adultes.

Il est aujourd'hui une fierté d'être jeunes, qui compense pour une part l'incertitude, voire l'angoisse de l'avenir, ainsi que les "galères" qu'il faut supporter à l'école déjà, et plus encore dans les petits boulots, le chômage ou les contraintes de la vie professionnelle.

Je suis jeune ; j'ai besoin de m'éclater !
Je suis jeune, j'ai bien le droit de vivre, j'ai bien le temps de m'en faire...

Cette revendication d'insouciance, cette réclamation pour ne pas se "prendre la tête", ne pas se charger la mémoire, pour

vivre pour soi, correspond certainement à une rage de vivre malgré tout, qu'il serait cruel et même irresponsable de brimer¹. Le rap ou la techno en hurlent quelque chose. Cependant, cette vie au jour le jour est aussi un obstacle au désir de prendre sa place dans la société, à la capacité de faire effort et de prendre des risques, à la volonté de réfléchir et de se prendre en main, de s'organiser, de s'engager et de s'intéresser à la vie collective.²

Construire sa vie

Après quelques années où la seule aspiration semble être de se sentir bien dans sa peau et de s'éclater de temps à autre, vient le

moment, plus tardif qu'autrefois, où grandit le désir de **construire** sa vie, d'aller de l'avant.

Mais l'absence de structuration antérieure, qu'il s'agisse de rythmes de vie, d'habitudes ou d'éducation morale rend la tâche bien ardue...

➤ Déterminer des valeurs

C'est précisément la prise de conscience du temps qui passe, ainsi que l'indignation devant certains comportements qui sont souvent des facteurs décisifs de cette mutation dans le mode de vie. Autrement dit, la responsabilité nouvelle devant son existence part d'une réaction morale : choisir comment on veut vivre.

1. Il ne faudrait pas généraliser nos remarques, qui ne sont sûrement pas à prendre à la lettre et ne valent pas pour tous les jeunes. D'autant que l'insouciance affichée en milieu populaire est souvent la contrepartie de difficultés objectives bien lourdes dans les conditions de vie familiales effectives. Nous essayons simplement de faire sentir une tendance qui nous paraît s'être accentuée.

2. Nous développerons ici surtout les conditions psychologiques d'une structuration morale, sans dégager ce que pourrait être une proposition éthique aujourd'hui. En effet, la crise anthropologique actuelle entraîne des préalables sans lesquels parler de morale ne peut être que malentendu ou alibi.

Non pas, le plus souvent, au nom de grands principes. Mais sûrement en fonction de la valeur accordée à la fidélité en amitié, parfois dans le désir de rompre avec la violence ou la délinquance, toujours dans le souci d'une image de soi dont on n'ait pas à rougir. Il s'agit de devenir quelqu'un de fiable, et sans doute d'abord à ses propres yeux, de trouver en soi-même une solidité psychologique et morale que la vie au jour le jour ne suffit plus à assurer. Pour certains, il est vrai, cette assurance est recherchée dans une réussite matérielle, professionnelle, qui ne s'embarrasse guère de préoccupations morales³, Mais dans tous les cas, cette volonté de laisser trace de sa vie, de s'affirmer, est une étape importante.

C'est aussi le moment de certains choix : nuire à un collègue pour tenter

d'assurer une promotion, ou refuser certaines méthodes ? Dire la vérité des situations ou accepter les compromis de la peur ou du silence ?⁴ Investir dans la qualité de son travail personnel, professionnel ou autre, ou se contenter du minimum acceptable ? Vivre des relations sentimentales durables ou se méfier des liens affectifs trop exigeants ? Prendre du temps pour s'occuper de son appartement (ou de sa chambre, pour celui qui habite chez ses parents) ou rester sans attache et sans ancrage ?

➤ Ressentir et s'exprimer

Car l'élément surprenant, pour les générations antérieures, c'est que cette aspira-

3. Sur les désillusions possibles dans la voie de l'ambition professionnelle préférée à tout, presque naïvement, voir Grégoire Philonenko, *Au carrefour de l'exploitation* (Paris, DDB, 1997). C'est précisément dans la mesure même où cet homme garde un souci moral, sous la forme de l'attachement à la légalité, qu'il va d'une part être rapidement écarté par sa direction, puis prendre conscience du système dévorant dans lequel il s'était laissé piéger.

4. On sait combien aujourd'hui la question de la souffrance et de la peur au travail est devenue décisive. Voir l'excellente étude de Christophe Dejours, *Souffrance en France* (Paris, Seuil, 1997). Voir aussi sur la question du travail, Denis Collin, *La fin du travail et la mondialisation. Idéologie et réalité sociale* (Paris, L'Harmattan, 1997).

tion à décider de sa vie ne passe plus automatiquement et tout de suite par une volonté d'indépendance et d'autonomie matérielle. Par force, pour une part, étant donné les conditions d'emploi et les difficultés de logement.

Mais c'est aussi que vivre chez ses parents jusqu'à vingt-cinq, voire trente ans, n'est plus perçu comme une contrainte intolérable. Le confort familial, matériel et affectif, ainsi que l'encadrement moral de fait des parents, sont même volontiers reconnus comme préférables à la solitude ou à un logement étroit et sans commodités. Ce qui est revendiqué aujourd'hui n'est plus l'autonomie, mais le droit de s'exprimer. Et chez ceux qui habitent seuls ou à deux, l'effort pour gérer un budget, faire la cuisine et les courses ou

tenir son ménage est longtemps vécu comme une contrainte plutôt que comme une liberté. Peut-être parce que chez les parents, les jeunes imposent déjà avec efficacité leur mode de vie⁵, sans tenir beaucoup compte du reste de la famille et sans prendre beaucoup de part aux tâches quotidiennes...

La première valeur reconnue par les jeunes est sans doute la sincérité, mais conçue comme l'expression de sa réaction immédiate. Tout le reste est hypocrisie. Avec en même temps un besoin éperdu d'être acceptés tels qu'ils sont, y compris dans leur désarroi ou leur violence. Un pas immense est franchi lorsque la désapprobation ou la discussion critique n'est plus vécue comme un rejet, grâce à la qualité

5. Parfois cette "négociation" échoue, rapidement ou à la longue, brutalement ou non. C'est la rupture, le jeune est (ou se sent) chassé, forcé de vivre ailleurs. C'est toujours une souffrance, de part et d'autre, parfois un malheur ; mais aussi assez souvent une chance, pour peu d'une part que le jeune réussisse à s'organiser une vie viable, d'autre part qu'à long terme des relations familiales se reconstruisent à distance, sur des bases plus claires : le conflit est presque toujours l'indice d'un attachement excessif ou maladroit (plutôt que d'un éloignement), et d'une difficulté à gérer la distance et les séparations.

de la relation mutuelle. Alors, mais alors seulement, la réflexion morale peut naître...

➤ Des exigences structurantes

Une part importante des aspirations et des valeurs de référence qui se mettent en œuvre au début de la vie adulte proviennent de l'intériorisation (différée il est vrai) des interdits structurants rencontrés au cours de l'adolescence.

Les exigences d'hygiène, d'équilibre alimentaire, de rythme de vie, de refus de la fraude, etc. sont progressivement redécouvertes, choisies par des jeunes qui les avaient "subies" entre quatorze et plus de vingt ans. Tel qui refusait de lire à l'école y trouve désormais sa principale détente ; tel autre reprend même des études. Ou bien l'on se découvre une capacité à bricoler qui vient à bout de sa paresse spontanée. Le sport est poursuivi, ou redécouvert : c'est l'un des ra-

res domaines, avec la musique, où les continuités l'emportent sur les ruptures.

Les engagements sociaux religieux ou politiques des parents ne sont pas forcément transmis directement, mais les positions anti-racistes de l'un, l'engagement associatif ou humanitaire d'un autre, le souci humaniste ou l'ouverture culturelle d'un troisième sont indiscutablement un "héritage" familial, qui invente de nouvelles voies de mise en œuvre. D'autres refusent explicitement de reproduire tel ou tel laisser-aller de leur adolescence ou de leur vie familiale d'origine. Tous disent l'importance que la confiance dans leurs capacités ou leur valeur morale soit maintenue par leurs parents, même lors des périodes de crise ou de dépression plus ou moins explicite, quand eux-mêmes doutent de leur avenir.

➤ Elaborer son rapport au temps

Se lever à l'heure prévue, être présent à ses rendez-vous, organiser ce que l'on a à

faire, cela peut paraître élémentaire à la plupart des adultes. C'est pourtant l'un des obstacles essentiels rencontrés par un nombre non négligeable de jeunes dans cette construction de leur vie. Comment dissocier ici ce qui relève de la structuration psychologique (le rapport au temps) et ce qui relève de la structuration morale (tenir compte de l'autre personne ?).

Toujours est-il que savoir être assidu au cours d'un stage, ne pas manquer ou ne pas arriver systématiquement en retard au travail, continuer son boulot même si l'on a faim ou mal à la tête, et mille autres exigences de la vie sociale quotidienne sont une rude épreuve pour ceux dont l'adolescence était restée soumise aux seules impressions subjectives, immédiates, et qui savaient fort bien ne pas s'embarrasser outre mesure des exigences d'assiduité et de travail scolaire...

Il faut toute une transformation de soi-même pour tenir régulièrement, cinq jours par semaine, des périodes de travail fixées d'avance. Et les horaires flexibles, les temps partiels non choisis, le travail en inté-

rim et toutes sortes de conditions éprouvantes ne font qu'accentuer objectivement une difficulté qui est déjà très grande sur le plan des rythmes personnels...

Vivre avec les autres

Le respect de soi-même et celui d'autrui sont sûrement décisifs d'un point de vue éthique. Beaucoup de jeunes sont désespérément pauvres du premier : ils ont d'abord besoin d'estime. Quant au respect d'autrui, ils le conçoivent souvent d'abord, au mieux, comme une distance qui fait qu'on ne se marche pas mutuellement sur les pieds.

➤ Se représenter ce que l'autre ressent

Beaucoup d'adolescents ne prennent pas le temps de se représenter ce que l'autre personne pense et ressent, même par exem-

ple s'ils l'injurient. La réaction de l'autre leur "tombe dessus", à l'improviste : ils ne l'ont pas anticipée. Avec les jeunes qui se montrent violents, en particulier, le premier travail est souvent cette construction d'un monde interne de représentations des autres, et d'eux-mêmes...

Les histoires, les récits, le dialogue sont essentiels pour constituer cette capacité à imaginer l'autre personne⁶ ; sans cela, aucune éthique n'est possible, mais seulement, éventuellement, un dressage.

➤ Des autres qui sont des semblables

Si les jeunes ont le sens du groupe, c'est d'abord sur le mode du miroir d'autres qui sont des semblables, en qui l'on se reconnaît, avec qui l'on se sent plus fort. Dans le groupe, l'individualité de chacun est soit banalisée, discrète, soit affichée (le clown, la provocatrice, le timide), mais sous la forme

d'un personnage soigneusement délimité, qui laisse le "vrai moi" à l'écart. Le risque est de "perdre la face", de montrer aux autres ses aspects cachés.

Mais assez nombreux, cependant, sont ceux qui ont un "vrai copain", ou une "meilleure amie" ou encore leur petit(e) ami(e), pour les activités vraiment choisies, et pour les confidences. Ce lien-là, amical ou sentimental, fortement investi, est aussi celui de toutes les trahisons, et les blessures sont longues à se cicatriser...

➤ Des semblables qui sont autres

Passer du groupe de semblables – de plus en plus souvent unifié par une même détermination non seulement sociale, mais géographique (la cité) ou ethnique –, à la découverte d'autres personnes qui soient vraiment reconnues comme différentes, et

6. Cf. Danièle Sallenave, *A quoi sert la littérature ?* (Paris, Textuel, 1997).

cependant intéressantes, c'est un changement essentiel.

Cela s'effectue parfois par le travail professionnel, quand il existe : s'apercevoir que l'on peut bien s'entendre avec un(e) collègue qui a quinze ans de plus, et des enfants, c'est même parfois une expérience déstabilisante, une interrogation renouvelée sur sa propre identité. Infirmiers et vendeurs découvrent leurs patients, leurs clients, etc. Dans d'autres cas, c'est la qualité de la vie culturelle, ou l'apprentissage des langues, le désarroi de la fac finalement surmonté ou encore un voyage où l'on a osé se risquer, qui sont l'occasion de ces déplacements de repères. Et qui permettent de respirer de l'air frais, de sortir de chez soi, y compris au sens métaphorique, de se confronter à d'autres que soi.

Une fois le pas franchi, l'expérience s'élargit, et les questions sur le sens de la vie ou les valeurs auxquelles on tient prennent une autre dimension. Non plus seulement une quête d'identité, mais une réelle interrogation éthique.

➤ **Le deuil nécessaire : quitter ses parents**

Encore faut-il s'être aventuré loin de chez soi, avoir quitté psychiquement ses parents. Combien de filles reconnaissent que l'échec de leur dernière tentative de vie de couple, après trois, quatre ans parfois, tenait à leur besoin du soutien et de l'avis de leur mère, en permanence ! Combien de garçons restent de petits garçons, des jeunes qui n'ont pas envie de devenir des hommes ? Pour combien d'entre eux, filles ou garçons, et pour combien de temps, la sortie en boîte du samedi soir, le concert rap ou la rave techno restent les seuls horizons du désir ? Combien de ces hommes ou de ces femmes, adultes par l'âge, qui fuient avant tout la solitude et la responsabilité ? Et combien d'adultes, à commencer par leurs parents, et sans compter la pression sociale notamment publicitaire, les y encouragent ?!

Quitter ses parents, pour les aimer pour eux, comme des adultes attachés à

ceux qui leur ont donné la vie et se sont occupés d'eux, sans plus les défier ni les idéaliser, c'est aussi quitter l'immédiat, quitter l'évidence. Ou si l'on veut, quitter la télé.

Agir et espérer

Se pose alors la question de ce que l'on fait de sa vie. Et de sa place dans la vie sociale.

➤ Violences

Les jeunes sont-ils violents ? La question est mal posée tant que l'on ne regarde pas en face d'abord les violences qu'ils subissent, directement ou sous forme de pressions de toutes sortes, et l'absence d'un avenir à la fois ouvert et sécurisant.

Mais cette première réponse ne suffit pas, car les jeunes peuvent l'utiliser comme alibi de leur propre violence, et le font souvent. Or cette violence est d'abord impuissance : impuissance à maîtriser leur réaction, à tenir un conflit autrement que sous la forme de la riposte immédiate, à concevoir un autre comportement que la vengeance.

Cette violence est aussi peur : l'adolescent armé est celui qui a besoin de cela pour se sentir en sécurité, non pas tant à cause du risque objectif d'insécurité, qu'à cause de sa peur intérieure d'être mis en difficulté. Ce besoin de puissance externe est, on le sait, la contrepartie d'un manque de confiance interne.

S'y ajoutent les explosions de violence ou de vandalisme collectifs, défouloir, mélange de symptôme et de révolte, défi, plaisir infantile plus que pervers à détruire ou à faire peur. Désespoir plus que violence⁷. Et appel éperdu à une loi qui en soit une, qui

7. Cf. A. Brossat, *Fêtes sauvages de la démocratie* (Paris, Austral, 1996).

puisse être posée comme limite, reconnue, intériorisée – et transgressée parfois, non pour se détruire, mais pour éprouver ses forces.

Car si l'agressivité est un symptôme d'alerte de la souffrance des jeunes (et de plus en plus fréquemment des enfants), il manque sans doute aux générations nouvelles beaucoup de vraie "violence"⁸, de celle qui est capable de se transformer en énergie, en persévérance et en ténacité, en volonté voire en acharnement à surmonter les obstacles.

Quelle éthique est possible, en effet, quand la moindre fatigue arrête, quand la moindre angoisse est étouffée par du shit ou des tranquillisants, et quand l'effort lui-même est mécanisé par les dopants, au

profit de la réussite à tout prix plutôt que de l'estime de soi ?

Encore faut-il que la société parle vrai et agisse ouvertement, si l'on ne veut pas que les jeunes considèrent la triche comme la seule loi qui vaille. Or l'éclairage médiatique actuel de la vie sociale n'aide guère à croire à la droiture, et la méfiance des jeunes est plutôt signe de lucidité, tandis que la naïveté peut inquiéter.

D'autant que l'on ment directement aux jeunes, que l'on fait de l'école un lieu où il ne s'agit plus d'apprendre⁹, ou qu'on appelle citoyenneté ce qui est simple exigence de socialisation, les privant ainsi à la fois de structuration morale et sociale réelle et d'un éveil toujours risqué à la vie et à la liberté politique¹⁰. Et surtout on ne reconnaît plus que les jeunes sont l'avenir, et que la société

8. Au sens où Jean Bergeret parle de "violence fondamentale", sorte d'instinct indéterminé qui bouscule les obstacles et va son chemin, mais qui peut aussi connaître des transformations et des canalisations.

9. Voir Liliane Lurçat, *La destruction de l'école élémentaire et ses penseurs* (Paris, F.-X. de Guibert, 1998), et Alain Bentolila, *De l'illettrisme en général et de l'école en particulier* (Paris, Plon, 1996).

10. Cf. P. Canivez, *Eduquer le citoyen ? (Optiques, Paris, Hatier, 1995).*

sera ce qu'ils en feront : on les invite à se satisfaire de ce qu'ils sont, et à s'insérer (quand même) dans une société de vieux, au lieu de leur montrer le monde comme une société à transformer et un chantier où bâtir, à la mesure de ce qu'ils deviendront eux-mêmes.

➤ Se risquer dans des projets

C'est le plus souvent par la mise au point de projets personnels, parfois modestes mais efficaces – économiser pour un achat, organiser un week-end ou une fête, trouver un job pour l'été – que l'investissement de la vie personnelle et sociale se met en place. Il importe qu'un bon souvenir donne l'énergie de la tentative suivante. Relation à autrui, organisation de son temps, confiance en soi s'y affermissent.

Les projets à long terme sont plus difficiles, plus abstraits, et rendus si aléatoires par les conditions économiques ! On sait l'angoisse déclenchée par la nécessité de "choisir son orientation" au lycée ; et les

multiples réaménagements ultérieurs qui s'avèrent nécessaires, très souvent, même et surtout si l'on a pourtant réfléchi et mûri son projet : comme si le prévoir, c'était l'idéaliser, et donc presque automatiquement être déçu, ou bien ne pas se sentir à la hauteur !

C'est la durée d'une relation amoureuse, ou le désir d'un enfant, ou encore la stabilisation professionnelle qui feront passer des projets à court terme à une orientation d'ensemble de son existence... Plutôt peu à peu, et presque sans s'en apercevoir, que sur le mode de l'engagement décisif.

L'intériorisation de la précarité permet de s'y adapter en souffrant moins. Et même pour une part de la valoriser comme liberté, entendue comme absence d'attache, de lien. Au profit de la mobilité et de la flexibilité souhaitées par le patronat, et d'une certaine perpétuation de l'insouciance de fond (quels que soient en même temps les "merdes", les soucis et les corvées quotidiennes). Mais aux dépens d'une représentation de soi-même suffisamment fiable pour servir d'appui.

➤ Prendre sa place dans la succession des générations

A distance des parents, engagés dans l'effort de vivre, prêts à se risquer pour quelque chose ou quelqu'un, volontiers solidaires, habités de projets et de rêves anciens ou tout neufs. Bien des visages de jeunes de vingt-huit ou trente ans me viennent à l'esprit en esquissant ce portrait. Mesure-t-on le chemin parcouru, le temps qu'il leur a fallu ? La vie morale est aujourd'hui recherche et conquête, bien plus qu'un héritage. Et pourtant, tout l'héritage familial, culturel et social est plus nécessaire que jamais pour que la quête aboutisse.

Prendre sa place dans la suite des générations, recevoir pour transmettre à son tour, contribuer à décider des orientations de la vie politique et sociale : ces jeunes sont devenus adultes, même si le mot leur déplaît toujours. Ils sont souvent parents. Tout se joue, ou beaucoup, dans la question de savoir s'ils vivent cette nouvelle étape dans

une identification narcissique à leurs enfants, ou s'ils prennent leur place dans la transmission, l'éducation, la culture, et même, oui, la politique. La lutte des enseignants de Seine-Saint-Denis, l'année scolaire dernière, animée surtout par de jeunes profs, m'a redonné confiance. Le relais se prend. A nous d'y contribuer, à notre place, même lorsqu'elle devient celle des grands-parents (dont la responsabilité de tendresse respectueuse et de témoignage du sérieux de l'engagement dans la vie professionnelle et familiale est d'ailleurs immense : c'est pour une part importante sur cette génération que repose aujourd'hui la transmission culturelle et morale – ou religieuse).

*
* * *

De quels adultes les jeunes ont-ils besoin ? De gens qui tiennent leur place, soutiennent leur position, y compris parfois d'autorité, et qui supportent la différence et

l'altérité, même lorsque les jeunes ne les comprennent pas immédiatement. De gens qui assument leur vie, parlent vrai, pensent juste, et rendent compte de leur histoire avec simplicité, sans donner de leçon. De gens qui ont le souci d'aider chacun à formuler sa propre parole, nourrie de son expérience, à distance des sirènes de la consommation généralisée. De gens qui savent, parfois, accompagner la recherche d'un plus jeune ou d'un groupe, sans intrusion.

La morale ne s'apprend pas, elle se transmet par les actes, la rencontre et le désir.

Jadis, c'est en racontant l'histoire des hauts-faits des héros de l'empire romain, ou les histoires bibliques, que l'on entendait former le jugement moral. Par le souvenir des actes du passé. Ce n'était peut-être pas si naïf. Mais qui, aujourd'hui, prend le temps de raconter ?...

Ce que Jésus nous a transmis, il l'a transmis par sa vie, par ses actes ; et ses paraboles sont des récits qui donnent à expérimenter le sens de l'existence et la venue du Royaume de Dieu. Le sens éthique et les valeurs morales ne se transmettent pas autrement.

Loi et récit dans la Bible

Colette POINCELET

Dominicaine

Membre d'un institut contemplatif, Colette Poincelet participe au Parcours de croyants organisé par la Mission de France en Ile-de-France. La lecture et la méditation de la Parole de Dieu lui ont fait découvrir que le récit biblique invite celui qui le lit en profondeur à prendre une décision, à se prononcer vis-à-vis du bien et du mal, à opter pour l'Alliance.

Actualité du récit biblique

Dans l'Occident chrétien et post-chrétien, dans l'Eglise même, le mot "loi" fait surgir bien souvent des représentations négatives. Ou bien il évoque un dispositif autoritaire et contraignant (Les commandements de Dieu ou de l'Eglise, ou pis : l' "ordre

moral"!)), ou bien il est classé dans un registre opposé à la "grâce" et il évoque un régime provisoire minimum que l'Evangile nous demanderait de "dépasser". Ainsi la loi, déracinée du récit biblique total, est rarement perçue comme "Torah", indication pour la route, élément structurant de l'Alliance qui demeure jusqu'au bout.

1. La loi coextensive à l'homme

Mais, par ailleurs, les sciences humaines et l'anthropologie moderne mettent en lumière cet aspect structurant de la loi pour la constitution du sujet humain comme pour celle des sociétés. L'homme est envisagé non plus à partir du concept de "nature humaine", mais à partir *du passage énigmatique de la nature à la culture*.

Là où l'homme émerge du règne des instincts naturels, du biologique "pur", bref de l'animalité, là émerge en même temps une loi sociale qui régule le désir. L'émergence de la culture dans toutes les sociétés humaines est liée à l'apparition d'une multiplicité de règles du jeu permettant le développement du corps social. Et toutes ces règles, en fin de compte, sont fondées sur la prohibition de l'inceste, en ses diverses formes.¹

Retenons pour notre propos que l'émergence de l'homme est liée à *une loi de vie en*

société qui règle des relations significatives entre des corps. D'autre part, ce passage de la nature à la culture insaisissable et inexplicable en lui-même n'est jamais complètement acquis. Il implique un déroulement dans le temps, un "parcours d'humanisation" traversant de multiples aléas et dont on ne peut rendre compte que d'une manière rétrospective.

2. Le peuple de l'Alliance entre l'Un et tous

Voilà qui nous ramène au récit biblique lui-même : ce récit se présente comme le récit de toute l'humanité à travers le récit d'un peuple qui se sent distingué des autres et en même temps – chose assez extraordinaire – faisant partie du même corps, d'une même humanité, en un ancêtre unique Adam, issu d'une genèse unique.

Le parcours de ce peuple, à travers les violences et les ambiguïtés de l'histoire, est

1. Cf. Claude Lévy-Straus, *Les Structures élémentaires de la parenté*. 4^e ed. p. 29.

inséparable d'une Loi qui lui donne son identité. Mais – et ici nous quittons le domaine de l'anthropologie – cette loi est reconnue comme "venant d'ailleurs". Le fondement de la Loi excède non seulement l'homme, mais aussi le cosmos et l'histoire depuis les origines². Au principe de la Loi, il y a *Quelqu'un*. Et dans ce "Quelqu'un", le don gracieux de la vie précède la loi. Dans ce "Quelqu'un", l'appel à l'existence sollicite une réponse, instaure une relation. Et c'est le dispositif de l'Alliance qui englobe la loi elle-même et qui structure tout le récit, de la Genèse à l'Apocalypse.

La mémoire vive du peuple a constitué ce récit, selon un processus complexe qui s'achève aux derniers siècles avant notre ère. Nous savons aujourd'hui que la matière des traditions les plus anciennes a été l'objet d'une réinterprétation constante de génération en génération et que le travail décisif pour la forme actuelle du Livre n'a pas eu lieu avant le choc de l'Exil. Mais avant la touche finale,

chaque livre porte la trace de plusieurs époques, quel que soit son rapport à l'histoire biblique. Le Livre entier est bien construit selon une succession temporelle mais celle-ci est moins le reflet des "événements" que la trace d'une conscience ayant reconnu en eux un sens.

3. Un parcours d'humanité orienté vers une fin

De tels présupposés concernant l'histoire du Livre ne sont pas anodins si nous voulons à notre tour lire ces textes à frais nouveaux et ne pas tomber dans les schémas simplistes évoqués plus haut. Les textes fondateurs du Pentateuque, en particulier, les cinq livres de la Torah, ne prendront pour nous tout leur sens qu'à la condition d'être relus selon le mouvement du récit global.

Or, selon une lecture chrétienne des Ecritures, tout ce mouvement est orienté vers la réalité mystérieuse du Royaume

2. Voir en particulier le grand psaume de la loi : Ps 119, 89-91, 142, 152, 160.

"déjà-là" et "pas encore", « préparé pour vous depuis la fondation du monde » (cf. Matthieu 25, 34). Il en façonne les sujets. Il les acclimate progressivement à la manière d'y vivre, non comme des individus isolés, mais comme un peuple, comme les concitoyens d'une cité où le Seigneur lui-même vient habiter.

Ainsi le "sujet du Royaume" comme "le vivant humanisé" n'apparaît pas en dehors de ses liens aux autres sujets, dans un corps social. Une telle analogie est éclairante pour notre propos. Elle permet de mieux comprendre pourquoi ce qui est promis, au terme, n'est pas séparable des expériences décisives qui marquent l'histoire d'Israël : création-libération, Alliance et don de la Loi, apprentissage de la liberté dans l'expérience du désert, don d'une terre et organisation des tribus en un royaume. Toutes choses qui seront parcourues à nouveau dans les évangiles par Jésus lui-même comme fils d'Israël, en qui se concentrent et s'accomplissent toutes les figures.

Le Décalogue, trace du moment fondateur

Si la loi de l'alliance est présente dans tout le Livre sous forme de multiples codes, de rappels prophétiques ou de méditations sapientielles, il y a cependant deux endroits privilégiés où la promulgation solennelle de cette loi est affirmée. Il s'agit des deux versions du Décalogue dont chacune désigne le moment fondateur du don de la Loi au Sinaï : la première dans un récit direct, en Exode 20, 1-17, après la sortie d'Égypte, la seconde dans un discours de Moïse, en Deutéronome 5, 6-21, juste avant l'entrée en Terre promise.

Une comparaison de ces deux versions fait apparaître quelques différences significatives sur le fond d'une grande unité de structure et de formulation.

1. La signature de l'Unique

L'énoncé des dix commandements, ou plus exactement des "Dix Paroles" (Dt 4, 13) est introduit par la formule solennelle : « Je

suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison des esclaves. » Cette formule est comme le socle sur lequel repose tout le reste. Elle enveloppe la Loi dans le récit de la libération et dans la révélation du Nom divin.

Contrairement au genre "code de lois" qui vise un universel, le décalogue ne se dissocie pas d'une référence à l'histoire particulière d'un peuple.

Le nom propre *Égypte* lui colle à la peau... trace d'une servitude inséparable de l'idolâtrie, d'un lieu d'où l'on a été arraché "à main forte et à bras étendu" et où l'on peut toujours retomber (l'Égypte deviendra Assur, puis Babylone).

En face, un autre nom propre, ou plutôt une déclaration d'identité ; non pas "l'être", ni même "l'absolu" dans sa généralité mais l'Unique, le Sujet qui inaugure une relation avec un vis-à-vis et qui donne son Nom, "Je suis Untel pour toi", si bien qu'on a pu dire : « *Le Décalogue est ainsi qualifié comme n'étant pas seulement Loi divine, mais Loi d'un Dieu qui s'est*

nommé. »³

L'unicité du Dieu de la Bible est inséparable de ce nom propre, de cet acte "d'autonomination" par lequel il se dévoile. Dans l'espace de relations créé par la Loi, il fonde la possibilité pour chacun d'être, à son tour, nommé, reconnu comme unique.

2. La charte des hommes libres

Une particularité aussi remarquable n'est pas sans colorer fortement l'énoncé même des lois dans son contenu et sa forme. Ainsi est-il courant de parler des "deux tables", l'une concernant Dieu, l'autre le prochain ; mais, à regarder le texte de plus près, on distingue, entre ces deux tables, une reliure centrale qui occupe le tiers de sa surface : elle concerne le commandement du sabbat et dans sa version deutéronomique, réitère la mémoire de la Pâque.

Parcourons donc ces deux tables si solidement reliées, en étant attentifs au principe qui donne sa cohérence à l'ensemble :

3. Paul Beauchamp, *Un éclairage biblique sur l'éthique*, Etudes, Oct. 97.

Dieu et Le prochain

1^{ère} table

I

Tu n'auras pas d'autres Dieux que Moi

II

Tu ne feras aucune image...
Tu ne te prosterner^{as} pas devant ces images ni ne les serviras

III

Tu ne prononceras pas le Nom de Dieu à vide

MÉMOIRE
DE
L'ORIGINE

IV
SOUVIENS-TOI
DU JOUR
(création)

V
honore ton...
DU SABBAT
POUR

...père et ta mère
(libération d'Egypte)

LE SANCTIFIER

2^{ème} table

VI

Tu ne tueras pas

VII

Tu ne commettras pas d'adultère

VIII

Tu ne voleras pas

IX

Tu ne porteras pas de faux témoignage

X

Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain...
...ni rien de ce qui est à lui.

C'est Moi, le Seigneur ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte de la maison des esclaves

- Les interdits concernant l'idolâtrie couvrent la "première table" avec une insistance sur l'interdiction de fabriquer des images de la divinité ; c'est une manière concrète de dire que le "Je suis" divin se distingue radicalement du monde créé.

Nous réalisons mal aujourd'hui quelle rupture représente cette affirmation dans l'univers religieux du Moyen-Orient ancien. Rupture si importante que la pratique effective d'Israël se maintiendra difficilement en cohérence avec elle au cours de l'histoire. Pendant toute la période royale, les compromis boîteux avec les cultes religieux ambiants feront l'objet de l'indignation des prophètes.

On note une progression dans la gravité des interdits, le comble étant "prononcer le Nom de Dieu à vide", c'est-à-dire utiliser le Nom de Dieu pour mentir. Ce comble sera magistralement dévoilé dans la prédication de Jérémie, lors de son attaque contre le Temple (Jér. 7, 9-11) reprise dans le Nouveau Testament.

- Le précepte positif du Sabbat n'occupe pas moins de 4 versets au centre, dans les

deux versions. C'est là qu'elles diffèrent le plus dans leur formulation.

Dans Exode 20, 11 le précepte "Souviens-toi !..." est directement référé à la création en six jours et au repos de Dieu. Dans Dt 5, 15 "Garde le jour !..." est référé comme nous le disions à la sortie d'Egypte. Dans les deux cas, est concrétisée une théologie de l'homme "à l'image et à la ressemblance de Dieu" qui s'oppose au règne des idoles.

En respectant le précepte du Sabbat, l'homme libre manifeste de façon privilégiée la gratuité de son existence, à l'image de la gratuité du Créateur.

Il n'y a pas d'autre image de Dieu dans la création. Mais celle-ci est une image vivante qui ne se traduit pas dans une représentation visible comme les "images taillées". Elle se manifeste dans une conduite juste, en harmonie avec l'agir divin ; c'est cette conduite qui rend le Dieu juste présent au monde des hommes.

La version du Deutéronome développe ce fait (Dt 5, 14) : comme Dieu t'a libéré,

souviens-toi, le jour du Sabbat, de laisser se reposer tous ceux qui sont en ton pouvoir, dans ta maison ; car ils ont été créés à l'image de Dieu, tout **comme toi** (l'expression est située exactement au centre du texte ; elle inclut tous ceux qui sont dans la maison, y compris l'étranger). De cette façon, le thème de la création, à l'origine de l'homme et celui de la libération de l'esclavage, à l'origine du peuple, s'interpénètrent.

Au précepte du Sabbat s'accroche celui de "l'honneur" dû aux père et mère qui achève de nous ancrer dans "la sphère du respect". Père et mère sont du côté du créateur comme transmetteurs de la vie. Mais ce sont eux aussi qui transmettent la Loi et le récit qui permettront aux descendants de vivre en hommes libres sur la terre de la promesse.

• Les interdits de la "deuxième table" ne font plus intervenir le Nom, mais ils

reçoivent de tout ce qui précède une tonalité particulière. Désignant les bornes en deçà desquelles toute vie sociale se défait, ils orientent vers l'espace immense des initiatives libres en faveur du bien et de la justice.⁴

En effet, à partir du moment où l'on a reconnu dans le prochain un autre "soi-même" bénéficiaire de la même Alliance, la loi de réciprocité qui, dans les interdits, vise à empêcher le pire, peut jouer positivement et se traduire par : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même." (Lev. 19, 18). C'est la face positive de la Règle d'or, citée par Jésus (Matthieu 7, 12) et qui résume la Loi et les Prophètes.

Accomplir la loi

Que la Règle d'or soit au fondement du lien social, pour toute société humaine digne

4. C'est ici le lieu de la *spontanéité éthique*, selon le terme de Paul Ricoeur. Son caractère illimité, infini, apparaît dans la loi elle-même en Dt 6, 5, repris en Luc 10, 27.

de ce nom⁵, cela se vérifie, hélas, dans les faits, toutes les fois où les débordements de la violence viennent à la nier. Haine de soi et haine des autres en sont la tragique inversion, qui mine dans ses bases la société tout entière.

1. Une interrogation de notre époque : le mal radical

Notre xx^e siècle finissant a vu se déployer les conséquences de cette inversion avec une implacable rigueur et d'une façon extrême dans les régimes totalitaires. Alors l'Etat annexe les fins ultimes de la société, détruit les liens qui rassemblaient les citoyens en corps organisés et ne conserve en face de lui qu'une masse d'individus malléables et désarmés, privés des droits humains élémen-

taires et en premier lieu du droit d'exprimer une opinion libre.

L'Etat est redevenu littéralement "la maison des esclaves". Dans cette maison inhabitable, appropriation du fondement et division de l'humanité en catégories raciales et culturelles plus ou moins dignes de vivre vont de pair⁶. Le motif des guerres n'est plus la domination de l'autre, ce qui supposerait au minimum un face à face et un contrat, mais son élimination pure et simple. Cette "purification ethnique" s'accompagne inéluctablement de pratiques avilissantes qui établissent l'autre dans un statut sous-humain avant de le faire disparaître.

La découverte de l'abîme du mal pose une question lancinante : cette "révélation" en creux⁷ va-t-elle rendre caduc tout humanisme ? réduire à une illusion toute foi en une bonté

5. **Les réflexions qui suivent doivent beaucoup au travail de** Christoph Theobald, s.j.. Voir en particulier : *Points de départ de la christologie*, dans *Penser la foi, Mélanges offerts au Père Moingt*, Cerf 1993. Et : *La foi trinitaire des chrétiens et l'énigme du lien social dans Monothéisme et Trinité*, Facultés universitaires Saint-Louis Bruxelles, 1991.

6. Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*, Seuil, nouvelle édition 1994, pages 136 à 141.

7. Cf. Jean-Marie Lustiger, *Singularité de la Shoah*, Etudes, janvier 1998. L'auteur parle ici de la "noire lumière de la Shoah", radicale négation de la révélation du Sinaï.

originelle de l'homme ? Or, une écoute des témoins les plus autorisés, ceux qui ont pu sonder "l'inhumanité de l'homme" à travers leur propre expérience, n'incline pas obligatoirement dans ce sens. La conscience morale s'avère plus forte en fin de compte, que son dévoiement caractérisé.

2. *Dans l'abîme, une révélation de l'humain.*

Tzvetan Todorov, dans l'ouvrage précédemment cité, dont le pari est de réfléchir à la morale à partir de l'expérience extrême des camps, part de ce constat :

« ... L'hypothèse selon laquelle l'homme est, au fond, un loup pour l'homme n'est pas soutenue par ce qu'on peut observer dans les camps. Des Pres⁸ l'avait constaté aussi, à la lecture de ces récits : "Il se trouve que l'*état de nature* n'est pas naturel. La guerre de tous contre tous doit être imposée

par la force". La version populaire de la doctrine de Hobbes est erronée : à moins d'une contrainte extrême, les êtres humains sont portés, entre autres, à communiquer entre eux, à s'entr'aider, à distinguer le bien du mal. »

Et, citant plus loin Jorge Semprun⁹, survivant de Buchenwald : « Dans les camps, l'homme devient cet animal capable de voler le pain d'un camarade, de le pousser vers la mort. Mais dans les camps, l'homme devient aussi cet être invincible capable de partager jusqu'à son dernier mégot, jusqu'à son dernier morceau de pain, jusqu'à son dernier souffle pour soutenir les camarades. »

Tous les exemples recueillis en ce sens laissent apparaître la permanence d'une loi inscrite dans la conscience : c'est la Règle d'or, loi de relation, sans contenu défini (faites – ou ne faites pas, tout ce que vous voudriez – ou ne voudriez pas, qu'on vous

8. Des Pres T. *The survivor*, Oxford UP, 1976.

9. Jorge Semprun, *Le grand Voyage*, Gallimard, 1963.

fasse) mais qui implique égalité et réciprocité.

Elle prend la forme d'une épreuve qui teste ma capacité à me mettre à la place d'autrui et finalement à le considérer comme un autre moi-même, digne de sympathie et de compassion. La reconnaissance de son caractère de personne précieuse et unique renvoie à la conscience de ma propre valeur et unicité ; elle en découle même, car estime de soi et sollicitude pour l'autre vont ensemble.

Le croyant de la Bible peut nommer le fondement de cette commune et inaliénable dignité : c'est le Dieu saint, l'Unique qui engendre des "uniques". Il confesse que l'homme est ainsi créé à l'image de Dieu. Il n'y a pas plusieurs "types" d'Adam, mais un seul et tous ses descendants sont frères.

3. Accomplir la Règle d'or

Si nous revenons au Décalogue et au second volet d'interdits concernant le prochain, le frère, nous comprenons l'important

ce de son "arrimage" à la mémoire de l'origine. Cette table "négative" qui succède aux préceptes positifs présente un accomplissement minimal de la Règle d'or. Elle désigne les frontières au-delà desquelles je ne respecte plus l'autre comme partenaire de l'Alliance. En franchissant ces bornes, je montre que j'ai perdu la mémoire au point de ne plus respecter Dieu, Lui qui est le créateur et le sauveur de tous (aurais-je même son Nom dans la bouche à longueur de jour ! cf. Ps. 49, vv 16-22). Je sors moi-même du champ de l'Alliance de par ma propre violence et fraude.

Mais les bornes qui indiquent le précipice de l'inhumanité ne doivent pas nous cacher la route à suivre. Elle sont là pour baliser un itinéraire qui débouche au-delà de la violence jusqu'à la sainteté de Dieu reçue en partage (cf. Lv 19, 2).

Comment cela se fera-t-il ? telle est bien notre question face à l'extrême du mal . Et s'il y a une guérison possible, accomplir la Règle d'or peut sembler un remède trop

modeste au regard des plaies si graves qui défigurent le corps de l'humanité.

Pourtant ce passage obligé par la relation de réciprocité entraîne plus loin qu'il n'y paraît. La capacité de se mettre à la place de l'autre, incluse dans la Règle, peut conduire à prendre sur soi la violence par laquelle il se détruit, "se déshumanise". Elle peut arriver à faire ce qu'aucune loi n'exige : prévenir l'excès du mal par un excès de bonté. Elle peut renverser la dissymétrie des rapports humains, la loi de domination qui les tire vers toujours plus d'injustice. Bref, il lui arrive de manifester une gratuité surabondante qui vient d'ailleurs et d'attester, à sa manière, que ce pouvoir de transformation fut un jour, quelque part, "donné aux hommes" (cf. Matthieu 9, 8).

Elle entre alors de plain-pied dans l'espace du Sermon sur la montagne qui dévoile jusqu'au paradoxe toutes les virtualités déposées en elle. Cependant, le Nouveau Testament, qui révèle « les choses cachées

depuis la fondation du monde » (cf. Mt 13, 35), ne le fait généralement pas sur le mode didactique ou conceptuel. Dans les Evangiles, en particulier, il le fait d'abord par le biais de paraboles et par l'ensemble du récit. Cette forme propre suscite chez les destinataires intelligence et créativité. Elle les élève au rang de partenaires véritables dans la révélation du Mystère de Dieu. Nous pouvons le vérifier dans l'exemple qui suit.

Comment Jésus accomplit la Loi : une lecture de Luc 10, 25-37

Jésus, à la manière d'un prophète, interprète la loi, comme on interprète un chant, une partition musicale... Dans chaque situation particulière où la parole et l'agir humain sont en cause, il fait surgir de cette partition la musique du Royaume et il appelle ses interlocuteurs à faire de même.

Le passage célèbre de Luc 10, 25-37 qui inclut la parabole du "Bon Samaritain"

nous permet de saisir, comme sur le vif, *la manière de Jésus* et nous voyons ici, dans cette affaire de loi, comment elle dévoile les profondeurs du cœur humain.

- Il y a d'abord le dialogue avec ce "spécialiste" qui veut mettre Jésus à l'épreuve. Et comment ? – par une question énorme, La question par excellence, celle de la fin absolue "la vie éternelle" ! mais évoquée en termes de possession, d'héritage à acquérir légitimement par "un faire" approprié : « Que dois-je faire pour avoir en héritage..? » Or, Jésus ne polémique pas sur ce terrain. A un autre endroit, dans une "épreuve" du même genre, il dira : « Vous méconnaissent les Ecritures et la puissance de Dieu », et « Vous êtes complètement dans l'erreur » (cf. Mc 12, 24-27). Ici, au contraire, il commence par renvoyer le spécialiste à sa spécialité qui est d'interpréter la loi : « Commen lis-tu ? » En effet, tout problème de droit conduit à un problème de mise en ordre par rapport à ce qui est premier : comment ce que je dois faire découle

de ce qui est le plus important. Et le spécialiste répond admirablement, par un mixte de Dt 6, 5 et Lev 19, 18 :

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme, de toute ta force, et de toute ta pensée et ton prochain comme toi-même. »

Il n'y a pas de meilleur résumé de la Loi dans sa totalité, dans son esprit.. Jésus le lui confirme et l'affaire pourrait s'arrêter là : « Fais cela et tu vivras. »

Mais alors, pourquoi l'interlocuteur a-t-il posé une question dont il connaissait la réponse ? Renvoyé à lui-même et au "faire" qu'il connaît celui-ci cherche – nous dit-on – "à se justifier" par une autre question, d'ailleurs non moins pertinente que sa première réponse : « **Et qui est mon prochain ?** »

- C'est là que Jésus saisit la balle au bond pour faire venir au jour le mal caché dans cette approche casuistique derrière laquelle la personne se dérobe. Il faut établir

la communication sur un autre registre et pour ce faire, Jésus raconte une histoire : c'est la fameuse parabole du "Bon samaritain".

La plupart du temps, dans l'évangile, le langage de la parabole intervient pour déplacer l'interlocuteur du point de vue habituel dans lequel il reste bloqué. C'est ici, littéralement le cas !

Tout l'art du récit lucanien vise à mettre l'interlocuteur – ce légiste en quête de définitions assurées – à la place d'un homme qui n'a pas d'autre signalement que celui d'être victime d'une violence extrême, "lissé à demi-mort" après "être tombé aux mains des brigands". Si tu te trouvais toi-même dans cette situation, suggère indirectement Jésus, à quoi reconnaîtrais-tu ton prochain passant sur la route ? Serait-il nécessairement le prêtre ? le lévite ? (des hommes de ton bord). S'il était cet homme d'une catégorie détestée mais qui pourtant reconnaît en toi un frère, un autre "soi-même" et dans son émotion, trouve les gestes de l'amour inconditionnel, de l'amour qui va jusqu'au bout ?

En guise de conclusion :

Cette parabole donne toujours à penser, après deux mille ans, car elle touche ce point fondamental de l'unité humaine qui, nous l'avons vu, est niée par tous les sectarismes qu'ils soient d'ordre politique, culturel ou religieux. Elle repose sur cet énigmatique "échange de places" capable de transfigurer la condition humaine. Cet échange, qui conduit à prendre sur soi le mal de l'autre pour le guérir, est déjà présent dans le récit d'Israël par la figure du Serviteur souffrant (Isaïe 53,4,11). Mais il est porté à sa vérité ultime dans le Nouveau Testament. L'accomplissement de la Règle d'or par Jésus est tirée vers un excès « qui surpasse la justice des scribes et des pharisiens », une démesure allant jusqu'à l'amour des ennemis (Mt 5, 20, 44).

Les termes employés par Luc dans la parabole pour décrire le comportement du Samaritain laissent discrètement entendre l'origine de cet excès. En effet, ce sont les

mêmes que l'on retrouve dans le Cantique de Zacharie, au début de l'évangile *pour qualifier l'action de Dieu*. Il n'est pas étonnant que les Pères de l'Eglise et l'iconographie chrétienne aient reconnu, dans la figure du Bon Samaritain, le Christ venant au secours de l'humanité blessée (comme on le voit dans un vitrail de Chartres). Car, en fin de compte, ce qui peut faire contrepoids à la démesure de la violence est à trouver dans

l'insondable miséricorde de Celui qui donne la vie en créant et qui la donne à nouveau, en pardonnant :

« ... Grâce à la tendresse, à l'amour de notre Dieu,
quand nous visite l'astre d'en haut,
pour illuminer ceux qui habitent les ténèbres et l'ombre de la mort. »

(Luc 1, 78)

Abolition de l'esclavage

Présentation par
Jean-Marie PLOUX

Nous avons célébré cette année le cent cinquantième anniversaire de l'abolition de l'esclavage, (mars 1848). En notre temps – où il y a encore des esclaves, ne l'oublions pas – on s'étonne que le monde chrétien n'ait pas été, depuis l'origine, unanimement dressé contre une telle pratique. Cela nous ramène humblement à voir que la conscience des hommes se libère difficilement des idées dominantes d'une époque et que les chrétiens ont besoin de la lumière des autres pour être éclairés dans leur vie évangélique. Mais il est juste aussi de dire que l'Eglise n'a pas été inerte dans ce combat.

Après Pie II en 1462, Paul III - interlocuteur de Las Casas – qui, en 1542, écrit à Charles Quint pour lui demander d'« interdire avec une très grande sévérité, sous peine d'excommunication portée d'avance, à tous et à chacun, quel que soit son rang, d'oser réduire en esclavage les Indiens, de quelque façon que ce soit, ou de les dépouiller de leurs biens. »

Après Urbain VIII en 1639, Benoît XIV en 1741, Grégoire XVI, – qui ne brillait pas par son ouverture d'esprit au monde moderne, et peut-être à cause de cela ! – écrit, en 1839 : « Nous voyons qu'il fait partie de notre sollicitude pastorale de Nous efforcer de détourner totalement les fidèles du trafic inhumain des Nègres ou d'autres hommes quels qu'ils soient.

Il en est, même parmi les fidèles, qui, aveuglés de façon infâme par le désir d'un lucre sordide, n'ont pas hésité à réduire en esclavage dans des contrées écartées et lointaines des Indiens, des Nègres, ou d'autres malheureux, ou en organisant et en développant le trafic de ceux qui ont été capturés par d'autres, à aider ceux-là dans leur agissement abominable. [...]

Que personne désormais n'ait l'audace de les tourmenter injustement (ceux qu'il vient d'évoquer) comme s'ils n'étaient pas des hommes mais de purs et simples animaux, achetés et vendus sans aucune distinction en opposition aux commandements de la justice et de l'humanité... »

Ces dernières lignes nous renvoient aux conceptions d'Aristote qui était, au début de la Modernité, considéré comme le Philosophe. C'est à lui que Sepúlveda se référait dans la controverse de Valladolid qui l'opposait à B. de Las Casas au sujet des "Indiens". Or, comme on va le voir dans un texte tiré de La Politique, Aristote justifiait l'esclavage au

nom de la "Nature".

« Il y a aussi, par le fait de la nature et pour la conservation des espèces, un être qui commande, et un être qui obéit ; car celui que son intelligence rend capable de prévoyance a naturellement l'autorité et le pouvoir de maître ; celui qui n'a que la force du corps pour exécuter doit naturellement obéir et servir, de sorte que l'intérêt du maître est le même que celui de l'esclave. » Livre I, ch 1, § 4.

« Il y a dans l'espèce humaine des individus aussi inférieurs aux autres que le corps l'est à l'âme, ou que la bête l'est à l'homme ; ce sont les hommes chez qui l'emploi des forces corporelles est le meilleur parti qu'on puisse en tirer. En partant des principes que nous avons posés, ces individus sont destinés par la nature à l'esclavage, parce qu'il n'y a rien de meilleur pour eux que d'obéir. Car celui-là est esclave par nature, qui peut appartenir à un autre (aussi lui appartient-il en effet), et qui ne participe à la raison que dans le degré nécessaire pour éprouver un sentiment vague, mais sans avoir la plénitude de la raison. » Livre I, ch 1, § 13. ¹

Ce que la tradition chrétienne apporte de "révolutionnaire" dans cette perspective, c'est sa conception du péché. Cela peut surprendre... mais c'est elle qui fait sauter le verrou de

1. Aristote. *La Politique*. Trad. de Thurot, revue par A. Bastien. Librairie Garnier. p. 3 & 11.

la "nature". La juxtaposition de textes de Jean Chrysostome² devrait nous en convaincre. En effet, si l'esclavage est un fruit du péché des hommes, alors ce n'est pas une fatalité de nature pour ceux qui en sont victimes et c'est quelque chose dont on doit être libéré comme d'une conséquence du péché.

« Voyez-vous cette égalité ? Nous sommes égaux par nature, encore que nous soyons inégaux suivant l'opinion ; et voilà pourquoi Dieu ramène la nature humaine à sa beauté primitive. Lorsqu'Adam fut créé, il n'était question pour lui ni d'étranger, ni de Scythe, ni de Barbare, ni de Grec, ni d'esclave, ni d'homme libre, ni de distinction de sexe : c'est du seul Adam que furent formés les deux sexes. Ce n'est pas non plus la nature qui a créé l'esclavage ; l'homme seul, par son libre arbitre en est l'auteur. C'est tantôt la famine ou une guerre malheureuse qui nous l'imposent ; tantôt nous le créons volontairement, par exemple lorsque nous vendons notre propre liberté en nous mariant à des esclaves, et en nous soumettant au joug de l'esclavage. Le premier genre d'esclavage a pour origine la perversité de l'homme. »³

(Jean Chrysostome s'appuie sur le passage de Gen 9, 25, où Cham qui a péché en ne respectant pas la faiblesse de Noé, son père, est voué à être l'esclave de ses frères. Texte

2. Déjà présenté dans LAC n° 191 de juillet-août 1998.

3. Jean Chrysostome. Homélie sur le Législateur de l'Ancien et du Nouveau Testament. § 4 Oeuvres Complètes, Trad. J. Bareille, Edit. L. Vivès, 1865, Tome V, page 638.

également commenté dans la sixième Homélie sur Lazare, § 7 : « Il n'y avait point d'esclave à l'origine. Dieu qui a créé l'homme, ne l'a pas créé esclave, mais libre. Il créa Adam et Eve, et Adam et Eve étaient libres. D'où est donc venue la servitude ? Le genre humain déchet... »

Le thème est développé dans la 29^e Homélie sur la Genèse : « Reconnaissez combien le péché est un mal funeste. En pénétrant dans le cœur d'un frère (Cham) sorti du même sein maternel, ayant puisé la vie à la même source, il en fait le serviteur de ses frères ; il le dépouille de sa liberté, le soumet à la volonté d'autrui : l'esclavage n'a pas une autre origine. Auparavant on ne se livrait pas de la sorte à la mollesse, aux délices, et l'on n'avait pas besoin d'avoir d'autres serviteurs que soi-même ; chacun était son propre serviteur, tous jouissaient des mêmes honneurs, aucune inégalité n'existait parmi les hommes. Dès que le péché fut entré dans le monde, il ruina la liberté et la dignité que nous tenions de la nature, il introduisit l'esclavage : c'est là pour le genre humain un enseignement perpétuel, où il apprend à fuir la dégradante servitude du péché, pour revenir à la liberté de la vertu. Maîtres et serviteurs peuvent y trouver d'inépuisables avantages, pourvu que ceux-ci pensent qu'ils sont réduits à cet état par suite de l'audace de Cham, et pourvu que ceux-là demeurent convaincus que la dépendance et la servitude n'ont pas d'autre cause que la perversité de l'homme lui-

même, que le péché seul a pu faire déchoir. »⁴

Enfin, dans la 19^e homélie sur les deux Epîtres aux Corinthiens, Jean Chrysostome commente le texte de Paul : « Que chacun demeure dans la condition où il se trouvait quand il a été appelé. Etais-tu esclave quand tu as été appelé ? Ne t'en soucie pas ; au contraire, alors même que tu pourrais te libérer, fais plutôt un bon usage de ta condition d'esclave. Car l'esclave qui a été appelé dans le Seigneur est un affranchi du Seigneur. De même, celui qui a été appelé étant libre est un esclave du Christ. » I Co 7, 20-22.

Bien entendu un tel texte peut être compris comme cautionnant un état de fait et un ordre social injuste au lieu d'encourager les esclaves à arracher leur libération... Ce n'est pas seulement une réaction de fils des Droits de l'Homme. Jean Chrysostome en lisant ce texte de Paul, s'exclame : « Dieu ! quel rang il assigne à la servitude ! » et, quelques lignes plus loin, il poursuit : « Sans doute, et nous le savons, quelques-uns entendent ces mots : "Faites plutôt un bon usage", dans le sens de la liberté. Ils disent : Devenez libres si vous le pouvez ; mais combien cette interprétation serait en opposition avec la suite des pensées de Paul ! Remarquez qu'il console l'esclave, qu'il lui assure que sa condition ne lui est point nuisible. [...] Il met la condition de

4. Oeuvres complètes, Tome IV, p. 216.

l'esclave au niveau de celle de l'homme libre. » *Autrement dit, Jean Chrysostome est d'abord préoccupé d'assurer la dignité de l'esclave à ses propres yeux, et de maintenir en lui l'estime de soi-même. Les prédicateurs de l'Eglise noire des Etats Unis feront de même et les negro spirituals graveront cette dignité dans le cœur et la mémoire des esclaves et de leurs descendants. C'est ainsi que conclut Jean Chrysostome : « "Vous avez été rachetés à un grand prix ; ne vous rendez pas les esclaves des hommes" (I Co 7, 23). Ceci s'adresse aux personnes libres comme aux esclaves. L'esclave peut être libre, et l'homme libre peut être esclave. L'esclave conquiert sa liberté en faisant tout pour Dieu, en agissant toujours selon sa conscience et non pour plaire à son maître; il sera alors esclave devant les hommes, mais libre devant Dieu. Et de même l'homme libre peut devenir esclave. Comment ? En remplissant auprès de ses frères un ministère abject, poussé par l'intempérance, l'ambition ou la crainte. Quoique libre, l'homme qui en est là est plus misérable que le dernier des serviteurs. (Suit le rappel de l'histoire de Joseph dont l'Egyptienne veut faire le complice de sa passion et qui lui résiste.)* Esclaves, hommes libres, répondez : De Joseph ou de sa séductrice quel était l'esclave, celle qui suppliait ou celui qui était prié ? Celle qui demandait ou celui qui méprisait ses demandes ? Dieu a mis des limites à l'esclavage, elles sont écrites dans la loi, et il n'est pas permis

de les dépasser. Tant que le maître ne commande que des choses justes, l'esclave lui doit obéissance ; si celui-là va plus loin, celui-ci ne peut l'écouter, et c'est ainsi qu'il s'affranchit. Voilà le sens de ces paroles : ne devenez pas les esclaves des hommes. »⁵

Paroles inactuelles ? Combien de femmes parmi les "gens de maison" qui travaillent au noir sans horaire et sans repos légal et qui sont soumises aux avances sexuelles de leurs patrons, combien d'enfants exploités dans des journées de travail de dix heures et plus, combien d'ouvriers agricoles ou d'ateliers sans protection sociale dans le monde, aimeraient les entendre !...

5. Oeuvres complètes. Tome VIII, pages 609-610.

Souffrance en France

La banalisation de l'injustice sociale

Seuil, 1998.

de **Christophe DEJOURS**

La question de départ est simple et beaucoup, sans doute, se la sont posée : comment se fait-il qu'aujourd'hui, malgré quelques mouvements de protestation sporadique, nous supportons 12 % de chômeurs alors qu'au début des années quatre-vingts on pensait que ce serait l'explosion sociale si l'on dépassait les 4 % ?

Qui "nous" ? les chômeurs, les hommes et les femmes en situation de précarité, bien évidemment, mais aussi nous, tous les autres, qui semblons nous faire à l'idée que la situation est inéluctable et qu'elle relève non pas du mal, c'est-à-dire de la responsabilité des hommes, mais du malheur imputable à des forces occultes ou à un destin...

L'auteur du livre, Christophe Dejours, est psychiatre et psychanalyste et tout son travail d'élucidation se fonde sur des enquêtes en entreprises, même s'il s'inspire de deux auteurs allemands, Jürgen Habermas, connu pour sa réflexion sur la communication, et Hannah Arendt qui, à partir du procès d'Eichman, a tenté d'éclaircir les conditions de la banalisation du mal...

« Pourquoi le discours économiste sur le malheur, qui attribue le malheur à la causalité du destin et récuse responsabilité et injustice à l'origine dudit malheur, pourquoi ce discours emporte-t-il l'adhésion massive de nos concitoyens, avec son corollaire, la résignation ou l'absence d'indignation et de mobilisation collective ? [...] La psychodynamique du travail suggère que l'adhésion au discours économiste serait une manifestation

du processus de "banalisation du mal". » (p. 19)

L'argumentation de C. Dejours consiste à montrer que l'adhésion de fait à la cause économiciste – où il faut entendre une sorte d'impératif des lois économiques – fonctionne en fait comme une "défense" contre la conscience douloureuse de notre complicité. Dès lors il s'attache à démonter les conduites emboîtées qui, de proche en proche, font un processus au cours duquel s'érouisse la protestation de la conscience.

Reconstituer ici l'enchaînement de ces phases reviendrait à raconter le livre. Indiquons-en simplement les grandes articulations :

La souffrance naît en même temps du manque d'emplois et de la dureté nouvelle des conditions de travail. Et si l'on évite de prendre

toute la mesure de la première, c'est que l'on dénie toute réalité à la seconde car c'est un facteur essentiellement subjectif. Et celui-ci n'est retenu ni par les syndicats qui pensent "collectif", ni par les entreprises qui fonctionnent "culture d'entreprise". Alors « l'impossibilité d'exprimer et d'élaborer la souffrance au travail constitue un obstacle majeur à la reconnaissance de la souffrance de ceux qui chôment. » (p. 53)

Il faut donc expliquer pourquoi cette souffrance au travail est refoulée ou niée. Plusieurs facteurs y concourent : l'individualisme prôné par le système libéral et entretenu par le chantage au *privilège* de l'emploi. La menace et le zèle. La désinformation, qui masque les échecs, pour bien présenter à l'extérieur, et qui légitime la mobilisation interne par la néces-

sité de l'entreprise de se défendre dans une guerre économique. L'effacement de la mémoire des conditions antérieures du travail par *dégraissage* des plus anciens. Et, pour finir, le mensonge organisé que personne n'est prêt à dénoncer...

Mais tout cela ne tient que parce que quelques uns sont prêts à faire le sale boulot – celui des prévisions et des mises en oeuvre de licenciements par exemple – et qu'ils le font. Cela est possible essentiellement pour deux raisons :

- L'existence d'intermédiaires qui évitent le contact direct entre celui qui décide et celui qui est jeté dehors. Cela vient toujours d'en haut et d'ailleurs...

- Le chantage à la virilité qui « se mesure précisément à l'aune de la violence que l'on est capable de commettre contre autrui, notam-



ment contre ceux qui sont dominés, à commencer par les femmes. » (p. 100) « La virilité, c'est le mal rattaché à une vertu – le courage – au nom des nécessités inhérentes à l'activité de travail. La virilité, c'est la forme banalisée par laquelle on exprime la justification des moyens par les fins. La virilité est le concept qui permet d'ériger le malheur infligé à autrui en valeur, au nom du travail. » (p. 166) Rien que pour les développements sur ce concept de virilité – de mon point de vue essentiel à la Modernité – le livre mériterait d'être lu...

Reste que tout cela ne fonctionnerait pas encore s'il n'y avait l'absence de pensée, le refus de penser, qui laisse alors s'insinuer la peur dans le travail, ressort ultime de la banalisation du mal.

Dois-je le dire ? J'ai des préventions lorsqu'un psychanalyste se mêle de sociologie en craignant la transposition hâtive, à l'échelle d'une société, de concepts élaborés pour des individus. Cela ne me semble pas le cas ici. Au contraire, le mérite du livre est de montrer que les mécanismes sociaux et économiques fonctionnent avec le relais de processus subjectifs.

J'ai trouvé ici confirmation de bien des choses glanées ici ou là sur le fonctionnement contemporain des entreprises... Mais la réflexion ici proposée me semble ouvrir des perspectives qui les débordent...

Pour terminer je ne puis omettre les quatre propositions de l'auteur pour lutter contre la banalisation du mal. (p. 168-169)

- Procéder systématiquement et rigoureusement à la déconstruction de la distorsion communicationnelle dans les entreprises et les organisations. Dénoncer les mensonges, multiplier les enquêtes... Le livre de C. Dejours s'inscrit bien lui-même dans cette perspective.

- Travailler directement sur la déconstruction scientifique de la virilité comme mensonge...

- Réhabiliter la réflexion sur la peur et sur la souffrance dans le travail...

- Contribuer à l'élaboration d'un contre-modèle qui serait celui du courage au féminin refusant le recours à la violence, la rationalisation et la recherche de la gloire...

Présenté par
Jean-Marie PLOUX

LA DAME DU PALAIS-ROYAL

Jean DEBRUYNNE (Collection "Visages", Z'éditions, 1998, 110 F.)

Dans son dernier ouvrage, Jean Debruyne met toute sa poésie à explorer un continent peu prisé des romanciers, celui de la vieillesse. Editorialiste au journal *Vermeil*, Jean ne sépare pas ce continent de tous ceux qu'il arpente passionnément, comme celui des jeunes. Il s'agit, encore et toujours, de la vie qui palpite, de l'avenir en marche, de la parole à donner.

Germaine, 80 ans, vit seule dans une mansarde à Paris. A travers les mots et gestes du quotidien, le lecteur entre peu à peu dans son univers où le passé rejoint le présent. Le silence imposé aux personnes âgées se mue page après page en révolte tranquille. Germaine s'enhardit à prendre la parole et, devant la foule du Palais Royal, finit par livrer le secret qui l'habite : « *On perd tout quand on vieillit et quand on a tout perdu, il ne reste que l'essentiel. [...] Je suis sur la frontière. Je suis de veille. Je suis devenue la gardienne de l'essentiel. [...] Notre monde joue à cache-cache avec la mort. Pour ne plus la voir, on la montre partout. [...] On nous a volé la mort ! [...] Moi, je crois que je ne peux pas connaître ma mort autrement que par amour... La mort et l'amour, ça se ressemble.* »



LA QUESTION PERDUE

Jean-Marie HURET (Desclée de Brouwer, 1998, 120 F.)

Auteur de "Prêtre-ouvrier insoumis" (Cerf, 1993), Jean-Marie Huret n'a cessé de creuser et de ruminer une question étouffée par les dogmes traditionnels et refoulée par la société moderne mais qui hante profondément l'homme contemporain, celle du sens de la vie. Pourquoi la réserver à quelques spécialistes ? Nourrie de la vie, des rencontres, des lectures, cette question devient un chemin que l'auteur propose à tout un chacun, sous la forme d'un dialogue avec Marie et Pascal, deux quadras mariés, sans références religieuses. Au fil du parcours apparaissent les différentes pistes explorées par l'homme depuis l'Antiquité. *« Si nous n'acceptons plus au premier degré les réponses des mythes, ni les définitions des dogmes, ni les certitudes trompeuses des sectes, il nous reste à accepter le mystère de notre condition d'homme capable de poser les questions immenses, même si aucune réponse ne peut nous satisfaire totalement. Mais des sources d'eau vive coulent et peuvent nous désaltérer. »*

